

cellules isolées ou de groupes cellulaires, qui abandonnent leur géniteur et ont ensuite leur développement propre. Dans la reproduction par spores ou cellules germinales, une très petite partie de l'organisme sert à la génération; ce mode nous conduit déjà à la reproduction sexuelle, c'est-à-dire au procédé habituel de multiplication des plantes et des animaux supérieurs. Ce qui caractérise ce procédé, c'est que, pour évoluer, l'œuf féminin ou le germe cellulaire a besoin d'être fécondé par la semence mâle. Pour cela, d'ailleurs, le concours des deux individus distincts n'est pas toujours nécessaire, puisque les organismes hermaphrodites réunissent les deux sexes sur un même individu. Évidemment la séparation des sexes s'est effectuée à une époque très reculée de l'histoire de la terre, sur des êtres organisés, primitivement hermaphrodites; c'est avec des sexes séparés que les animaux supérieurs se reproduisent aujourd'hui, tandis que, chez les plantes, cette séparation sexuelle est le partage d'un petit nombre d'espèces. Dans ce cas, les individus femelles forment seulement un œuf, les individus mâles seulement de la semence, chez les animaux; des granules polliniques, chez les plantes. Un mode curieux de reproduction, faisant trait d'union entre les générations asexuée et sexuée, existe chez beaucoup d'articulés: c'est la parthénogenèse ou reproduction virginale. On appelle ainsi la production de cellules germinales, tout à fait analogues aux ovules et donnant naissance à de nouveaux individus, le tout sans qu'il soit besoin de semence fécondante. Souvent ces cellules germinales produisent des individus différents, suivant qu'elles ont été ou n'ont pas été fécondées; c'est ainsi que, chez les abeilles, les mâles ou faux bourdons proviennent d'œufs non fécondés, tandis que les femelles ou ouvrières naissent d'œufs fécondés. (Häckel, *Histoire naturelle de la création*, Paris, C. Reinwald, 1877.)

(55) ... *tout ce qui est nécessaire pour l'évolution future.*
 — Cette partie de l'œuf de poule, qui, à cause de sa petitesse, échappe habituellement à l'attention du vulgaire et de la ménagère, est réellement la plus importante, car elle sert de point de départ à l'évolution du jeune être. Aussitôt que ce petit œuf, l'œuf véritable, s'est constitué dans l'ovaire, les autres substances, le jaune, l'albumine, la coquille, qui forment le reste de l'œuf, commencent à apparaître peu à peu autour de cet

ovule. Ces substances contiennent tous les matériaux nécessaires à la formation du jeune poulet, des corps gras, du blanc d'œuf, des sels calcaires, etc. ; de ces matériaux sortiront les muscles et les nerfs, les os et les plumes. Quant à la coquille calcaire enveloppant le tout, elle permet, par sa porosité, l'entrée et la sortie des gaz nécessaires. Pour que ces substances grossières, amorphes, contenant dans un si petit espace tous les éléments indispensables à la formation d'un être vivant, commencent leur évolution, il faut seulement de la chaleur et un temps proportionnellement court. Pendant ce temps, l'ovule simple, situé dans le jaune, parcourt toute une série de phases évolutives bien connues, dont le résultat final est un poussin complet. Peut-il y avoir une démonstration plus frappante de l'activité organique, de la force créatrice inhérente à la nature en dehors de toute influence immatérielle ou surnaturelle ?

Chez beaucoup d'animaux, chez la grenouille par exemple, cette métamorphose s'effectue aussi en dehors de l'organisme maternel, mais à l'air libre et non plus dans l'intérieur d'une coquille close ; il est alors facile d'observer l'évolution du têtard devenant une vraie grenouille.

Le monde des insectes offre aussi de nombreux exemples de ces graduelles métamorphoses, et souvent ces métamorphoses sont si considérables que, pour démontrer la dérivation les unes des autres de toutes ces formes, parfois extrêmement diverses, il faut des recherches scientifiques exactes. Mais partout, en haut comme en bas de l'échelle animale, le mode, la marche de cette transformation sont semblables dans leurs traits généraux ; partout des lois immuables les régissent. Si infiniment variée que nous paraisse la nature dans ses phénomènes sans nombre, au fond elle est toujours la même, toujours une et indivisible.

(56) ... *enfin il reçoit un type définitif.* — Ce fut vers le milieu du siècle dernier que le grand naturaliste allemand Gaspard-Frédéric Wolff établit, dans sa célèbre théorie de la génération, les faits si importants de l'embryologie, ou science du développement de l'embryon, à partir d'un œuf. Jusqu'alors avait dominé une croyance entièrement fautive, savoir que l'œuf contenait déjà un être organisé, petit, il est vrai, mais repré-

sentant parfaitement la forme du futur animal; celui-ci, pour grandir, n'avait donc qu'à s'assimiler la nourriture prise dans le milieu ambiant. Les anciens, il est vrai, connaissaient seulement l'embryon déjà assez avancé dans son développement et possédant assez bien la forme du futur animal; ce fut ce qui donna naissance à cette théorie de l'évolution ou préformation, dont le règne scientifique fut si long. Aujourd'hui cette théorie a complètement cédé la place à la théorie de l'épignèse, formulée par Wolff, théorie qui, partageant le sort de toutes les grandes découvertes, resta inconnue un demi-siècle, jusqu'au jour où Oken, Meckel et Baer la mirent en honneur; car, à cette époque, on n'osait même concevoir l'idée que la formation de tout être organique pût résulter, dans sa naissance, d'un nouveau procédé de formation basé sur les éléments organiques. En vérité, ce résultat ne devient possible que par un procès qui ne pouvait se réaliser que par l'influence de millions d'années et par une transmission perpétuelle d'une génération à l'autre. (C'est pourquoi Darwin dit fort bien que le phénomène le plus remarquable de la biologie se trouve peut-être dans la différence qui existe entre le germe et l'animal adulte.)

(57) ... *et enfin découvert par Goethe.* — Cette paire d'os existe chez tous les mammifères; elle est située entre les maxillaires supérieurs et supporte les quatre incisives supérieures. Ce qui en rendit la découverte difficile chez l'homme, c'est que là elle se sonde habituellement de fort bonne heure avec les voisins. Chez l'embryon humain, l'os intermaxillaire est toujours visible et parfois même, chez quelques individus, il persiste pendant toute la vie.

Récemment, le docteur Carus a découvert un os intermaxillaire isolé sur deux crânes groënlandais, et il a conjecturé que ce caractère pouvait être commun à tous les crânes groënlandais. La description donnée par Carus rappelle l'état fœtal et celui qu'on observe chez les quadrupèdes; il y a donc là indice de rapprochement vers l'animalité.

(58) ... *La dénomination caractéristique d'hommes-singes.* — Vogt regarde la microcéphalie comme un arrêt de développement cérébral portant surtout sur les lobes antérieurs, et il croit que cet arrêt de développement rappelle un degré de dé-

veloppement inférieur dans l'évolution humaine ; il lui accorde donc une valeur typique. D'autres savants, au contraire, voient là seulement un vice de conformation maladif dû à des causes diverses et lui refusent toute valeur au point de vue de la théorie généalogique de l'homme. Selon Vogt, il y a entre le cerveau des microcéphales et celui des singes une grande analogie dans le mode de croissance ; dans les deux cas, le cerveau se distingue du cerveau humain normal en ce que sa croissance à partir de la naissance, est très lente, très faible. Au contraire, après la naissance et pendant la première année de la vie, le cerveau de l'enfant normal fait en avant un pas énorme et croît presque autant que pendant tout le reste de la vie. D'après Vogt, les arrêts de développement seraient donc en quelque sorte des bornes milliaires placées sur la route qui conduit derrière nous vers l'origine de l'homme ; le microcéphale serait donc plus près que l'homme normal du singe et aussi de la souche paternelle commune à l'homme et au singe. L'auteur de ce livre a donné dans le n° 44 du *Gartenlaube*, année 1869, une description de deux microcéphales vivants.

(59) ... *les bases de cette théorie et son application à l'homme.* — A l'appui de ses vues, M. Schaaffhausen signala alors toute une série de faits devenus aujourd'hui de notoriété vulgaire, savoir : l'existence de grands singes anthropomorphes, considérés comme des êtres fabuleux, du temps de Cuvier ; leur analogie de forme avec l'homme ; les types de transition que la géologie et la paléontologie ont actuellement découverts dans les terrains tertiaires ; la vraisemblance de futures découvertes d'os humains fossiles ou pétrifiés ; les recherches au sujet de l'homme primitif et de son état grossier, bestial ; l'analogie animale et simienne des races humaines inférieures et surtout du nègre ; les cas isolés, qui se produisent de temps à autre, d'individus humains se rapprochant de la forme bestiale ; l'importante influence de l'hérédité au point de vue corporel et au point de vue intellectuel ; la connexion nécessaire entre l'organisation corporelle, spécialement l'organisation cérébrale, et l'intelligence, etc. Quant à la raison humaine, habituellement considérée comme une infranchissable barrière entre l'homme et l'animal, elle est seulement pour Schaaffhausen le résultat d'une organisation plus fine, plus

achevée ; car le corps humain doit être considéré simplement comme l'expression la plus délicate, la plus parfaite de l'organisation animale. La raison n'est pas un don céleste distribué à mesure égale à tous les hommes, à tous les peuples, dans tous les temps ; c'est un résultat général de l'éducation humaine, car chez les animaux on trouve le principe, la base commune de toutes les activités de l'esprit humain, activités d'autant plus développées que l'animal se rapproche plus de l'homme. Dans l'âme animale existent, enfermées et cachées dans un cercle étroit, les forces fondamentales de l'âme humaine. La raison, « cette haute aptitude », jaillit donc du développement proportionnel, de la perfection de toutes nos facultés intellectuelles ; l'humanité y est arrivée peu à peu, et elle conduira l'humanité à des lumières toujours plus grandes, etc. « Le langage du sauvage, comparé à celui des peuples civilisés, est pauvre en mots, en flexions ; beaucoup de sons lui manquent. Qu'est-ce qui empêche donc de supposer qu'il se soit développé à partir d'un début grossier, de simples cris ? »

Ce fut en 1853, six ans avant Darwin, dans un traité sur la permanence et la mutabilité des espèces, où il combattait avec des arguments frappants le dogme de l'immutabilité de l'espèce et défendait le transformisme contre des hommes comme Baer, Vogt et Burmeister, que Schaaffhausen s'écria : « Serait-ce avilir l'homme que de le considérer comme le développement dernier et le plus élevé de la vie animale, que d'attribuer la prééminence de sa nature à la perfection de son organisme, d'autant plus qu'une série de faits parlants démontrent très clairement le voisinage des singes les plus élevés et des types humains les plus inférieurs ? Mais, si tous les faits plaident en faveur d'une transition graduelle entre un passé situé immédiatement derrière nous et le présent, une conclusion semblable ne se doit-elle pas formuler pour les périodes géologiques plus anciennes, moins connues, et la création tout entière ne doit-elle pas nous apparaître comme une série d'organismes reliés par la reproduction et l'évolution ? »

Peu d'années après, dans son discours *Sur la connexion des phénomènes naturels et des phénomènes vitaux* (1858), Schaaffhausen se sentait déjà le droit d'exprimer nettement sa conviction de l'unité générale de la nature vivante et inanimée

et de tous ses phénomènes, unité qu'auparavant on avait à peine osé soupçonner. « La superstition et le miracle, dit-il, s'évanouissent certainement en face de la nouvelle histoire naturelle, mais le plus grand des miracles persiste, c'est-à-dire l'unité de l'univers. Pour la pensée libre, la science n'est pas un fardeau; elle ne peut que donner à l'imagination des ailes nouvelles. »

La leçon se termine par ces mots prophétiques : « Toujours on s'est accordé à dire que l'idée d'une évolution graduelle de la vie, d'une création perpétuelle, se distinguait par sa sublimité et sa hardiesse, mais manquait de vérité. Ce ne sera pas une petite satisfaction pour l'esprit humain, si sujet à l'erreur, s'il lui est démontré que l'idée la plus haute que nous puissions nous former de la nature en est aussi l'idée la plus vraie. »

(60) ... *le premier aliment que rencontra sa bouche fut le lait d'un animal.* — Dans la partie principale de son mémoire, qui débute par des faits empruntés à la paléontologie, Reichenbach s'appuie surtout sur les observations faites chez les peuples sauvages, et aussi sur les analogies animales offertes par le nègre, le Nouveau-Hollandais, le Boshiman, le Pécherais, les sauvages de l'intérieur de Bornéo et de Sumatra; il allègue aussi le peu d'élévation de leur niveau intellectuel. En terminant, Reichenbach exprima même très nettement l'idée d'une origine commune aux règnes animal et végétal, à partir d'un prototype cellulaire originel.

Enfin il conclut en ces termes : « Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'un grand naturaliste philosophe de notre temps ait pu dire : l'homme est une divinité modifiée, quand la nature nous enseigne que l'homme est seulement une animalité modifiée. »

Il va sans dire que ces vues, si souvent exprimées depuis lui, mais heurtant alors le préjugé général, ne valurent à leur auteur que des ennemis et des railleries; même imprimées, elles ne laissèrent aucune trace. Dans une réunion de naturalistes nous avons eu occasion de connaître le vénérable écrivain qui eut de l'avenir scientifique un pressentiment si vif; et certes le triomphe postérieur de ses idées a dû le satisfaire et le contenter suffisamment, en dépit de l'oubli dans lequel il est resté.

(61) ... *la théorie transformiste si étroitement liée à cette conception.* — Néanmoins, après avoir exprimé si ouvertement dans ce passage et dans bien d'autres des opinions matérialistes, M. Huxley, effrayé sans doute de sa propre audace et inquiété par les froncements de sourcil de ses compatriotes, bigots et rigoristes, a cru nécessaire tout récemment d'éloigner de lui l'accusation banale, mais malheureusement toujours redoutée, de matérialisme; par là il a amoindri, dans une certaine mesure, la hardiesse avec laquelle, six ans auparavant, il avait attaqué les préjugés de son temps et les craintes puériles de l'ignorance. Cette apologie, contenue dans un article « *Sur la base physique de la vie* », a paru dans le numéro de février de la *Fortnightly Review* (1869); elle a produit en Angleterre une si grande sensation, que le numéro a eu plusieurs réimpressions successives; pourtant l'article est rédigé si singulièrement, à mots couverts et si ambigu, qu'après l'avoir lu, on ne sait vraiment pas si M. Huxley a plaidé pour ou contre le matérialisme. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que, dans la deuxième partie de son mémoire, l'auteur déclare « *que personnellement il n'est pas matérialiste et croit, au contraire, que le matérialisme contient une lourde erreur philosophique* ». Malgré cela, le mémoire est dans ses développements aussi matérialiste que possible; le fond et le sens en sont matérialistes; l'auteur aboutit même à une conclusion tout à fait matérialiste. Si cette confession antimatérialiste a été possible à M. Huxley, c'est seulement parce que, acceptant une erreur vulgaire cent fois réfutée et toujours reproduite, il représente le matérialisme comme un système philosophique basé sur un *a priori*. Cette appréciation peut sans doute convenir au matérialisme des siècles passés, qui cependant s'appuya toujours sur le sol de l'expérience et de la réalité bien plus que les tendances opposées; mais une telle manière de voir ne peut s'appliquer au matérialisme moderne, qui est bien plus une méthode qu'un système. La distinction que fait M. Huxley, entre la méthode matérialiste qu'il accepte et le système matérialiste qu'il repousse est donc sans aucun fondement. Personne aujourd'hui, y compris M. Huxley, ne peut dire jusqu'où nous conduira, avec le temps, dans l'explication de la nature, cette méthode matérialiste, qui domine maintenant dans la science

et à laquelle se rattache même M. Huxley ; personne ne peut dire qu'elle ne nous rapprochera pas de plus en plus du honteux système matérialiste. Il est donc bien prématuré, au moins bien imprudent, d'attaquer des conséquences, des inductions générales, comme le fait M. Huxley, surtout quand on a beaucoup contribué à leur formation par ses travaux.

La science ne peut progresser seulement par l'expérience et l'observation ; elle a aussi besoin de conjectures et d'hypothèses ; ce sont même ces dernières qui ont été les pionniers les plus hardis du progrès scientifique. Ce que nous ne savons pas, cherchons à le deviner ; ce que nous ne pouvons deviner, cherchons à le scruter ; ce que nous ne pouvons scruter, quant à présent, croyons du moins que l'avenir le pourra faire, et indiquons-le aussi nettement que possible comme but aux chercheurs futurs. Ne dédaignons aucun des moyens par lesquels nous espérons nous approcher de la vérité. Rien donc de plus ridicule que ce dédain plein de la présomption de l'ignorance, dédain que beaucoup de savants considérables affectent aujourd'hui pour les efforts des matérialistes. Sans parler de la réelle ignorance qui très souvent se cache derrière cette prétention de ne pas savoir, n'est-ce pas en tout cas montrer pour la poursuite de la science bien peu de zèle, que de rejeter toujours loin de soi ce qu'on ne sait pas ? N'est-ce pas être bien peu perspicace, que de ne pas voir qu'en agissant ainsi on ne peut distinguer et opposer l'un à l'autre ce qui est du domaine du savoir et ce qui est en dehors de ce domaine ? En effet, quoi que nous puissions savoir, apprendre, expérimenter, le champ de l'ignoré sera toujours sans limites, jamais nous ne pourrons nous en faire une idée quelconque. Toujours avancer dans ce champ inconnu, ne reculer jamais : telle doit être la devise de tout savant, de tout chercheur animé d'un véritable amour pour la vérité. « Le savoir, dit Virchow avec raison, n'a d'autre limite que le défaut de savoir. »

Pourtant M. Huxley se voit obligé de déclarer, dans l'écrit ci-dessus mentionné, que nos facultés peuvent déterminer l'ordre de la nature jusqu'à un degré indéterminable, et, à un autre endroit, il indique les idées de matière et de loi naturelle comme destinées dans l'avenir à remplacer tous les autres modes d'explication. « Aussi certainement, dit-il en propres

termes, que tout avenir se compose du présent et du passé, aussi sûrement l'histoire naturelle de l'avenir deviendra de plus en plus le royaume de la matière et de la loi naturelle, jusqu'à ce que les mots connaissance, sentiment et fait soient devenus équivalents. — La conscience de cette grande vérité pèse, à mon avis, comme une montagne sur beaucoup des meilleurs esprits contemporains. Ils guettent ce qu'ils appellent l'envahissement du matérialisme avec le même sentiment de crainte et d'angoisse impuissante qu'éprouve le sauvage pendant une éclipse de soleil, en voyant la grande ombre s'étendre peu à peu sur la face du soleil. »

Combien d'ailleurs, en attaquant le matérialisme, M. Huxley était peu d'accord avec ses convictions les plus intimes ! Cela ressort, avec toute l'évidence possible, des propositions suivantes, extraites d'un article que ce savant n'a pas craint d'adresser à M. Congrève. Dans cet article, il répond aux reproches qui lui sont faits d'avoir attaqué, dans sa dissertation sur la base physique de la vie, le philosophe français Auguste Comte. (*Revue des cours scientifiques*, octobre 1869. *Le positivisme et la science contemporaine*.) « S'il y a, dit-il, quelque chose d'évident dans le progrès de la science contemporaine, c'est la tendance à ramener toutes les questions scientifiques, sauf celles des mathématiques pures, à la physique moléculaire, c'est-à-dire à l'attraction, à la répulsion, à la combinaison des particules les plus ténues de la matière. » Et plus loin : « Les phénomènes de la biologie (science de la vie) se rapportent tous immédiatement à la physique moléculaire, aussi bien que ceux de la chimie ; c'est là un fait reconnu par tous les chimistes et biologistes qui voient au delà de leur occupation du moment. » — Si ce n'est pas là une profession de foi matérialiste faite dans les meilleurs termes et confinant même de bien près au « système » matérialiste, la différence entre les vues de M. Huxley et les nôtres ne peut plus consister que dans une manière différente d'entendre le mot matérialisme.

(62) ... ils sont du type Saint-Acheul. — « La mâchoire de la Naulette, dit le professeur Schaaffhausen (*Forme primitive du crâne humain*, 1868), nous montre un prognathisme tout à fait bestial ; le menton, qui est si important pour l'expression de la face humaine, manque, et la surface de l'os derrière les

incisives participe au prognathisme. Jusqu'ici cette conformation singulière n'avait pas été observée ; je la trouve, mais moins accusée, sur la mâchoire fossile d'Arcis, sur le fragment de maxillaire inférieur fossile de Fritslar, sur un maxillaire de jeune sujet de Uelde ; sur ce dernier la dent canine dépasse les molaires de près de 4 millimètres. On trouve aussi le même prognathisme sur le maxillaire inférieur de Grevenbrück, dont la conformation inférieure se décèle encore par la forme elliptique de l'arc dentaire. » (Cette forme elliptique de l'arc dentaire dépend de l'étroitesse de la base du crâne bestial, de la saillie de ses mâchoires. Sur le crâne humain ennobli, bien conformé, l'arc dentaire est parabolique. La mâchoire de la Naulette a cette forme elliptique ; et, parmi les races sauvages, ce sont les nègres les plus inférieurs, les Australiens et spécialement les Malais, qui ont, comme les singes, cette forme allongée de l'arc dentaire.)

« La conformation de la partie frontale du crâne du Néanderthal, dit Schaaffhausen dans un autre passage du même écrit, la dentition et la forme de la mâchoire de la Naulette, le prognathisme excessif de quelques mâchoires enfantines de l'âge de pierre de l'Europe, surpassent, en fait de conformation animale, tout ce que nous présentent les sauvages actuels dans les parties correspondantes de leur organisation. » Dans un rapport sur les discussions de quelques congrès scientifiques, Schaaffhausen déduit des faits précédents l'espoir très fondé que l'homme tertiaire offrira encore des signes plus accusés de conformation animale.

Le numéro de juillet-octobre de l'*Anthropological Review*, année 1867, pages 294 et suivantes, contient un rapport, présenté à la Société anthropologique de Londres, sur la mâchoire de la Naulette et l'endroit où elle a été trouvée. Ce rapport est du docteur Carter Blake, secrétaire de la Société ; il annonce qu'avec le maxillaire on a aussi trouvé un cubitus humain, deux dents humaines, un morceau de bois de renne travaillé. Après avoir soigneusement comparé ce maxillaire avec plus de trois mille mâchoires humaines, le rapporteur conclut que la mâchoire de la Naulette est contemporaine du mammoth et du rhinocéros, que ses caractères la rapprochent ou même la mettent au-dessous des mâchoires des races colorées, surtout des Austra-

liens. Aussi n'ose-t-il pas contester l'analogie indubitable de cette mâchoire avec celle d'un jeune singe.

(63) ... *des variétés d'une seule et unique espèce humaine.* — L'idée d'espèce est confuse, celle de race l'est, si possible, encore plus, ce qui démontre bien nettement le manque de caractères distinctifs entre les diverses espèces humaines et l'existence de beaucoup de formes mixtes, de beaucoup de degrés de transition. Le nombre des races humaines admises par divers savants à différentes époques oscille énormément; il varie de trois à quinze. Pourtant chaque savant a son caractère spécial, sa marque distinctive pour différencier les races humaines : tantôt la couleur de la peau, tantôt les cheveux, tantôt la forme du crâne et de la face, l'habitat géographique, etc. La classification la plus usitée et en même temps la plus simple est celle de Link et de Cuvier, qui distinguent des *Caucasiens* ou hommes blancs, des *Mongols* ou hommes jaunes, des *Éthiopiens* ou hommes noirs. A ces trois races, le célèbre Blumenbach ajoute la race rouge ou américaine et la race brune ou malaise. Pour Schaaffhausen, il y a seulement deux races, l'une asiatique, l'autre africaine, entre lesquelles se peuvent ranger tous les autres types. Baer distingue six races humaines, Prichard sept, Bromme dix, Desmoulin et Pickering onze, Bory de Saint-Vincent quinze.

Les changements de climat, d'habitat, en général du milieu extérieur, modifient aussi les races, parfois même jusqu'à les rendre méconnaissables. En effet, une race nouvelle n'est pas un produit simple; elle est toujours le résultat de deux causes, qui sont la race primitive et la nature du milieu. C'est pourquoi deux races distinctes, par exemple celle des Aryens et celle des Sémites, transportées dans un pays étranger, pourraient changer, mais point se confondre. De l'oubli de ce point important sont venus tant de faux jugements dans l'antique débat au sujet de l'unité ou de la pluralité des races humaines. — D'ailleurs, certaines races pourraient fort bien prospérer sous des climats étrangers en conservant leurs caractères spéciaux. On peut citer, comme exemples, les Juifs, les Canadiens, les Nouveaux-Hollandais, les habitants européens du cap de Bonne-Espérance, etc.

(64) ... *un nombre considérable et indéterminé de langues*

primitives. — D'après Schleicher, on peut distinguer à la surface du globe des provinces linguistiques tout à fait analogues aux provinces botaniques et zoologiques. Par exemple, l'ensemble des langues indigènes de l'Amérique, les langues des îles de la mer australe, qui, en dépit de leurs différences, se ressemblent tellement que l'on peut leur attribuer une origine spéciale commune. Les langues des peuples civilisés de l'Asie et de l'Europe se fondent intimement ensemble.

Nous avons donc le droit de conjecturer que dans des contrées essentiellement analogues et voisines se sont développés isolément des types, des genres linguistiques, exactement comme l'homme lui-même a dû se développer selon toute vraisemblance.

Conséquemment, l'origine des langues est bien antérieure à toute histoire et remonte à la deuxième des trois périodes admises par Schleicher dans le développement de l'homme. Ces périodes sont : 1° la période du développement corporel ; 2° la période du développement des langues ; 3° la vie historique. — Beaucoup d'organismes en train de devenir humains ont pu ne pas s'élever jusqu'à la phase de la formation des langues et être condamnés à rester stationnaires ou à rétrograder. « Les débris de ces êtres arrêtés dans leur évolution humaine, étiolés et restés muets, nous sont représentés par les anthropoïdes actuels. »

(65) ... *si, oui ou non, Adam et Ève étaient pourvus d'un nombril.* — Cette question est habituellement faite en plaisantant, comme cette autre : « Qui des deux a précédé l'autre, l'œuf ou la poule ? » Pourtant, si l'on admet comme première indication sur l'origine de l'homme la légende d'Adam et d'Ève, la question dont nous parlons renferme la plus profonde sagesse et tout le mystère de l'origine humaine. Tout animal élevé ou placentaire, y compris l'homme, qui naît vivant d'un sein maternel, porte à la surface de son corps le signe évident de son antique union corporelle avec l'organisme maternel ; ce signe, c'est le nombril. L'absence du nombril indiquerait une création, ou formation spontanée, sans parents. L'histoire naturelle déclare une telle création impossible ou inconcevable. Les premiers hommes devaient donc être pourvus de cet indice de leur origine naturelle ; la nécessité du transformisme découle par conséquent

de cette simple considération. De même pour la poule et l'œuf, car une poule ne peut naître sans œuf, ni un œuf exister sans poule. Homme et poule sont donc le résultat ultime d'une longue série de métamorphoses aboutissant en fin de compte à la génération spontanée d'un élément organique primaire et extrêmement simple.

(66) ... *qu'il avait eu occasion d'observer soigneusement.*
 — M. Wallace (*l'Archipel Malais*, Londres, 1868) fut assez heureux pour se procurer un très jeune orang femelle sans blessures et le garder trois mois. Pendant ce temps, il put observer soigneusement ses mœurs et voir avec étonnement qu'elles ressemblaient beaucoup à celles d'un enfant humain. « Ainsi, dit M. Wallace, le pauvre petit être se mettait à se lécher les lèvres, à contracter ses joues, à lever les yeux avec l'expression du contentement le plus vif, quand on lui donnait une bouchée de son goût. Si, au contraire, ses aliments n'étaient pas sucrés ou n'étaient pas assez savoureux, il retournait un instant la bouchée avec sa langue, comme pour en étudier la saveur, après quoi il la crachait. Persistait-on à lui offrir le même aliment, il se mettait à crier, à frapper du pied exactement comme un enfant humain en colère. »... « Ces cris étaient le moyen qu'il employait habituellement, quand il se croyait oublié, pour attirer l'attention; mais il se montrait supérieur à l'enfant humain en ceci qu'il cessait peu à peu de crier, s'il n'était pas remarqué, et recommençait dès qu'il entendait quelqu'un marcher. Pendant sa maladie, qui parut être une fièvre intermittente et dont il mourut, il se comporta tout à fait à la manière humaine. »

M. Wallace nous apprend aussi beaucoup de particularités intéressantes sur l'orang adulte. Son habitude de se préparer un lit pour la nuit est extrêmement remarquable. M. Wallace a observé un orang qui, blessé d'un coup de feu, s'était réfugié aussitôt sur la cime d'un arbre. « Ce fut pour moi, dit notre auteur, un très intéressant spectacle de voir comme il choisit bien sa place et avec quelle dextérité, allongeant de tous côtés son bras sain, il brisait facilement et promptement de fortes branches pour les entrelacer ensuite, de telle sorte qu'en un instant une hutte de feuillage le déroba à nos yeux. » M. Wallace remarque aussi que trois fois il a vu l'orang irrité jeter à terre

des branches d'arbre. D'ailleurs, l'orang est plus redoutable par sa force que par sa taille; les indigènes dirent à M. Wallace que, de tous les animaux des forêts, le crocodile et le serpent boa seuls osaient l'attaquer; encore étaient-ils ordinairement vaincus par lui.

D'après J. Grant (*Account of the structure of an orang-outang*, 1828), l'orang, quand il éprouve quelque excitation agréable, peut se livrer à une sorte de rire, fait d'autant plus remarquable que le rire a été souvent revendiqué comme un privilège exclusivement humain. Il manifeste aussi son désespoir, sa tristesse par les signes les plus clairs. « Il vidait son écuelle par terre, dit Grant de l'orang observé par lui, se lamentait d'une manière toute particulière et se jetait en arrière sur le sol de la manière la plus pathétique; en même temps il se frappait la poitrine et le corps avec la main et poussait de temps en temps une sorte de gémissement. »

Le Dr Yvan, médecin de l'ambassade française en Chine (1843), raconte (*Voyages et récits*, Bruxelles, 1853) que Tuan, singe de Bornéo, s'habillait avec tous les morceaux d'étoffe qu'il pouvait trouver¹. Un jour, son maître lui ayant enlevé une mangue, il poussa des cris plaintifs en allongeant les lèvres comme un enfant qui fait la moue. Cette mutinerie n'ayant pas eu de succès, il se jeta à plat ventre sur le sol, frappa la terre du poing, cria, pleura, hurla pendant plus d'une demi-heure. Quand on lui eut enfin rendu le fruit enlevé, il le jeta à la tête de son maître. — Il affectionnait surtout la société d'un négrito de Manille et jouait volontiers avec les enfants. « Un jour que Tuan se roulait sur une natte avec une fille de quatre à cinq ans, il s'arrêta tout à coup et se livra sur la jeune personne à un examen anatomique des plus minutieux. Les résultats de ses investigations l'étonnèrent profondément; il se retira dans un coin et répéta sur lui-même l'examen qu'il avait fait subir à sa petite camarade. »

En 1836, le célèbre savant et naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire se mêla à la foule, qu'attirait au Jardin des Plantes de

1. On a aussi voulu donner l'habitude de porter des vêtements comme un privilège de l'homme, quoique nombre de peuples aillent tout nus et que des animaux, comme le montre cet exemple, aient de la tendance à se vêtir.

Paris l'arrivée d'un orang; il voulait recueillir sur cet animal des appréciations de gens sans préjugé et étrangers aux règles de la classification systématique. Le résultat surprit beaucoup le savant; car, d'un commun accord, on déclarait que l'animal de Sumatra n'était ni un singe ni un homme. « Ni l'un ni l'autre! » Telle fut l'impression générale.

Le D^r Abel avait à Java un jeune orang-outang qui, chaque soir, se dressait sur un grand tamarin voisin de l'habitation un vrai lit de branches et de feuilles. Plus tard, à bord du navire qui ramenait le docteur en Europe, il se faisait encore un lit avec des toiles à voile et même s'y enveloppait. Quand les toiles lui manquaient, il prenait les chemises et les vêtements que les matelots attachaient aux cordages pour les sécher.

Vosmaër eut un orang qui savait aussi préparer son lit de la même manière.

W.....r raconte des faits entièrement analogues au sujet du genre de vie d'un orang. (*Gartenlaube*, 1860, n^o 2.) Quand le navire sur lequel il se trouvait arriva dans des régions froides, l'orang ne paraissait plus sur le pont sans apporter sa couverture de laine dans laquelle il s'enveloppait. Il s'accoutuma très volontiers à l'usage du lit, qui pourtant auparavant lui était tout à fait inconnu, et, avant de s'aller coucher, il le préparait convenablement à deux ou trois reprises, il dormait exactement douze heures. Il avait coutume d'aller dans la cuisine ouvrir le robinet de la fontaine pour faire pièce au cuisinier. Il ne brisait pas les vases de verre dans lesquels il avait bu du vin ou d'autres boissons, mais il les conservait soigneusement pour s'en servir encore. L'expression de sa physionomie était invariable comme celle des sauvages. Il mourut pour avoir vidé un flacon de rhum, qu'il avait dérobé et débouché. Pendant sa maladie, on lui tâta souvent le pouls, et, dès que son maître s'approchait de son lit, il lui tendait la patte.

On raconte des faits analogues d'un chimpanzé qui, ayant été saigné dans une maladie, tendait toujours son bras dès qu'il ne se sentait pas bien.

En général, les grands singes captifs et fréquentant l'homme deviennent tout différents de ce qu'ils sont à l'état sauvage. Ils s'habituent à porter des vêtements, boivent dans des verres, se

servent de cuillers et de fourchettes, débouchent les bouteilles, nettoient les bottes et les habits, enfin peuvent être employés à beaucoup d'usages utiles à la maison et aux champs. A bord des navires, ils aident à charger, à assujettir les voiles. Ils se préparent un lit garni d'oreillers, montrent du penchant pour les dames, allument le feu et y font cuire des aliments, époussetent les meubles, balayent le sol, cherchent à ouvrir les serrures, etc. Le chimpanzé du célèbre Buffon tendait la main aux visiteurs, se promenait avec eux bras dessus bras dessous, mangeait assis à une table, se servait de serviettes, de cuillers, de fourchettes, s'essuyait la bouche, remplissait un verre, prenait du café, y mettait du sucre, etc. A. Bastian vit sur un navire de guerre anglais un singe assis au milieu des matelots et cousant comme eux avec ardeur. Josse raconte qu'un orang vivait en bonne intelligence avec tous les gens d'un équipage, à l'exception du boucher. Il ne s'approchait de ce dernier qu'avec crainte, et il examinait soigneusement sa main. Dégrand-pré raconte d'un chimpanzé, qu'il chauffait le four à bord d'un navire, n'en laissait tomber aucun charbon et appelait le cuisinier, quand le four était chaud. Levaillant avait un singe, qu'il employait à chercher des racines. L'animal en dérobaient en secret, mais les cachait promptement, s'il était surpris.

Werner Munzinger, le célèbre voyageur, raconte que les singes vivant dans le voisinage des villes, par exemple, ceux de la fameuse ville des singes, à Caren, s'habituent à l'homme et ne lui font plus guère de mal; au contraire, les singes tout à fait sauvages, qui voient rarement des hommes, considèrent l'homme comme un ennemi et l'attaquent, quand il est seul; ils attaquent même deux hommes à la fois, mais n'osent s'approcher d'un groupe.

L'analogie des grands singes avec l'homme rend même leur chasse très émouvante et très pénible, ce que Du Chaillu avait déjà signalé d'une manière très intéressante dans la relation de son grand voyage. « C'est, dit Brehm (*Gartenlaube*, 1862, n° 40), une chasse toute spéciale que celle des singes; le chasseur même le plus endurci a peine à écarter l'idée qu'en tuant un singe il a commis un meurtre. Les gestes du singe mourant ressemblent tellement à ceux de l'homme, que l'on s'accuse en frissonnant, d'en avoir été le meurtrier. » (D'autre part, le

naturaliste Schimper, qui a vécu vingt-huit ans en Abyssinie, y a remarqué, assure Brehm, que les singes mâles assaillent vraiment les femmes; il n'y aurait dans ce fait rien de fabuleux.)

Le docteur Boerlage, chassant au singe à Java, atteignit un singe femelle. La bête tomba de l'arbre, blessée à mort, avec un petit qui se cramponnait à son corps, et elle mourut en pleurant. Cette scène émut si fort le docteur et ses compagnons de chasse, que tous prirent la ferme résolution de ne plus chasser de singes.

La vue d'un singe africain mourant fit une impression analogue sur un des officiers de l'expédition britannique du capitaine Owen. Cet officier, qui avait mortellement blessé le singe en question, fut si ému qu'il prit la résolution de renoncer pour l'avenir à un tel passe-temps.

On peut d'ailleurs consulter, au sujet des grands singes et de leur remarquable intelligence, ce que nous avons dit dans la collection de nos dissertations générales (*Science et nature*), d'après Du Chaillu, sur le gorille, le koulou-kamba et le nschiegombouvé d'Afrique, tous singes bâtisseurs de nids.

(67) ... par lesquelles on a voulu donner à l'homme une absolue prééminence sur l'animal. — Il y a des hommes et des races humaines qui ont à peine plus d'intelligence que les animaux, et n'ont pas plus qu'eux l'idée d'une religion ou d'un monde moral. Les dernières des races océaniques et africaines, par exemple, les Australiens, ou Néo-Hollandais, les nègres de l'océan Pacifique, les Boshimen, les Africains du centre, etc., n'ont aucune idée générale ou abstraite. Nullement soucieux du passé et de l'avenir, ils vivent seulement dans le présent. Pas de mots, chez l'Australien, pour exprimer les idées de Dieu, de religion, de justice, de péché, etc.; il ne connaît guère d'autre sentiment que le besoin de manger, besoin qu'il cherche à satisfaire de toute façon et qu'il exprime au voyageur par des gestes grossiers, des grimaces. « La faculté de délibérer et de conclure, dit Hale en parlant des Australiens, paraît chez eux très imparfaitement développée. Les arguments employés par les colons pour les convaincre sont habituellement ceux dont on use avec les enfants ou les demi-idiots. » (*Natives of Australia, etc.*, 1846.)

Le numéro 15 de l'*Ausland*, année 1861, contient un intéressant extrait d'une lettre écrite par une dame de Francfort, qui avait émigré en Australie avec son mari, le docteur Bingmann. Elle dépeint la race australienne comme étant moins perfectible que toutes les autres. Les Australiens vont nus, vivant et dormant avec leurs chiens dans des huttes de branchages. Ils supportent apathiquement la faim, la soif, le froid, l'humidité; ils mangent de tout, des insectes, des serpents, des vers, des racines, des baies, etc. Sans habitation fixe, sans génie particulier à leur race, ils sont parfaitement incivilisables. Les missionnaires ont depuis longtemps renoncé à toute tentative pour les convertir. Les baptiser, c'est exactement comme si l'on baptisait un chien ou un cheval : ils ne comprennent rien à cet acte. Chaque district a un dialecte spécial, de telle sorte qu'à des distances de 50 à 60 milles on ne s'entend plus. Les relations sexuelles sont très dérégées; l'infanticide est très généralement pratiqué; les vieillards sont mis à mort. A dix ou douze ans, les Australiens sont déjà adultes, et, en moyenne, ils ne vivent pas plus de 36 ans. Les vieillards sont très rares. Intellectuellement, selon M^{me} Bingmann, ce sont vraiment des enfants; des bouffonneries, des badinages puérils peuvent seuls les amuser. Tout entiers au présent, ils ne songent ni au passé, ni à l'avenir. Chez eux, aucune trace de tradition historique, aucune idée de Dieu ou d'une vie future; ils croient seulement à la sorcellerie. On ne peut leur inculquer aucun principe; ils sont morts pour toute morale. Étrangers à tout sentiment, à toute vie intellectuelle, à tout amour, à toute reconnaissance, ils ont seulement des passions immodérées et la conscience de leur néant vis-à-vis de la race blanche. Leur complète extinction n'est plus qu'une question de temps. En Australie, les animaux et les plantes offrent des types différents de ceux du reste de l'univers; ils semblent s'être arrêtés à un degré ancien et imparfait; l'homme paraît avoir fait de même.

En 1864, le professeur Schaaffhausen communiqua à la Société d'histoire naturelle et de médecine du Rhin-Inférieur des photographies des naturels de la terre de Van-Diemen ou Tasmanie, dont la race est près de s'éteindre. M. Schaaffhausen tenait ces photographies d'un Anglais, évêque dans cette île, le révérend R. Nixon; il fit remarquer à ce sujet, s'appuyant sur des

documents positifs, que ces indigènes offraient avec les singes des analogies de forme, manquant chez la plupart des autres races humaines. M. Nixon dut abandonner toute tentative de conversion, à cause de la pauvreté de leur langage et de leurs idées, qui rendait impossible tout enseignement religieux.

D'après les rapports d'exploration du vaisseau français *Vaudreuil*, les habitants des îles *Marquises*, dans la partie orientale de la Polynésie, sont hospitaliers et doux, mais dépourvus des sentiments de la famille et de l'amitié. La mort du père n'afflige point le fils; la mère assiste impassible à la mort de son enfant. Le mariage est une pure convention, on se sépare aussi facilement qu'on s'est allié. Il n'y a que le besoin physique qui fasse agir de concert les indigènes des *Marquises*.

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie, parents des insulaires de Fidji et appartenant à la race papoue, n'ont, au dire de M. de Rochas, aucune pudeur; ils vont tout nus et se livrent à la débauche la plus grossière. Intelligents à la manière des animaux, ils sont sans foi, perfides et astucieux au plus haut degré; ils frappent par derrière, mangent de la chair humaine, et non seulement celle de l'étranger, mais aussi celle de leurs compatriotes; ils comptent très difficilement et seulement des nombres très faibles; ils usent de puissants abortifs et enterrent leurs vieillards tout vivants. Si un chef a faim, il tue simplement un de ses sujets, pour le dévorer.

Si des terres australes nous passons en Afrique, nous y rencontrons, chez les races indigènes les plus basses, la même dégradation animale, le même manque de raison. « Il suffit, dit M. d'Eichthal (*Lettres sur la race nègre*, 1839), d'avoir vu les noirs, d'avoir vécu quelque temps avec eux, pour acquérir la conviction qu'il y a là une nature différente de celle de l'homme blanc. » Un voyageur anglais expérimenté, M. Burton, décrit le nègre de l'Afrique orientale comme un être dépourvu d'idées morales et de toute pensée dépassant le cercle de la perception sensitive. Il ne possède aucune conscience, aucune logique, aucune histoire, aucune poésie, aucune croyance, excepté la plus grossière superstition, aucune vie de famille, aucun attachement pour les parents, aucun goût pour le travail, aucune reconnaissance, aucune compassion, aucun souci de l'avenir, etc. Tout à fait infécond au point de vue intellec-

tuel, il peut bien observer, mais ne sait rien tirer de l'observation. Aussi s'est-il arrêté tout à fait au début de la civilisation, et depuis des siècles n'a-t-il accompli aucun progrès, quoiqu'il ait été suffisamment en contact avec des peuples civilisés. menteur, même sans but et sans utilité, il est extrêmement volontaire et entêté, comme certains animaux. Ce qu'on appelle son fétichisme n'est qu'une superstition grossière, sensuelle, et l'expression d'une vile crainte. S'il a commis un meurtre, son seul souci est que l'esprit du mort ne le vienne importuner. Il unit à l'incapacité et à la crédulité de l'enfance l'entêtement et la stupidité de la vieillesse.

Le célèbre voyageur S. W. Baker a fait des observations analogues dans son voyage vers les sources du Nil (*Exploration of the Nile sources*, 1866). Il appelle les nègres de Kytches de vrais singes, et rapporte qu'ils s'en remettent à la nature du soin de leur nourriture. Couchés sur le sol, ils attendent des heures entières pour attraper une souris. Ils vont complètement nus et le corps barbouillé de cendres. Je n'ai jamais vu, dit Baker, de sauvages aussi horriblement inférieurs que ceux-là. Les missions sont, chez ces nègres du Soudan, parfaitement infructueuses. Le missionnaire Moorlang dit d'eux, qu'ils sont au-dessous de la brute et inaccessibles à tout sentiment moral. — Baker fit des observations analogues chez les nègres Latoukas, tribu de l'intérieur de l'Afrique. Ils ne connaissent, dit-il, ni la reconnaissance, ni la compassion, ni l'amour, ni l'abnégation; ils sont sans aucune idée de devoir, de religion; ne savent ce qui est bon, honorable, honnête; la convoitise, l'égoïsme, la cruauté, par-dessus tout la force, voilà ce qu'ils connaissent. Tous sont voleurs, paresseux, envieux, toujours prêts à piller leurs voisins plus faibles et à les vendre comme esclaves.

On peut en dire autant ou à peu près de beaucoup d'autres tribus africaines, par exemple, des Mpongwes de l'Afrique centrale. Le missionnaire John Leighton, qui a résidé quatre ans parmi eux, rapporte qu'ils n'ont ni religion, ni prêtres, ni sacrifices, ni assemblées religieuses. Il en est de même des Béchuanas, au dire de Livingstone, d'Anderson, etc., ainsi que des Cafres, des Hottentots, des Boshimen, etc., etc. Les Boshimen sont regardés comme les derniers des hommes; ils vivent

dans les plaines de l'Afrique méridionale, se blottissent dans des trous qu'ils creusent dans le sol avec leurs mains, se nourrissent d'insectes, de vers, de petits oiseaux qu'ils avalent sans les plumer. Tout ce que ces peuples savent ou croient savoir de Dieu leur a été apporté par les missionnaires.

Toutes ces tribus sont d'ailleurs dépassées en sauvagerie par les nains Dokos, habitant dans le Schoa méridional, région encore inexplorée de l'Abyssinie, et sur lesquels le docteur L. Krapf, missionnaire, rapporte les faits les plus intéressants dans le récit, publié en anglais, de ses *Dix-huit ans de séjour et de voyages dans l'Afrique orientale*. Les Dokos sont des pygmées; ils n'auraient pas plus de quatre pieds de haut; leur peau est d'un brun olivâtre. Errants dans les bois, ils y vivent à la manière des animaux, sans habitations, sans temple, sans arbres sacrés, etc. Ils vont tout nus, se nourrissent de racines, de fruits, de souris, de serpents, de fourmis, de miel; ils grimpent sur les arbres comme des singes. Sans chefs, sans loi; sans armes, sans mariage, ils n'ont pas de famille et s'accouplent au hasard, comme les animaux; aussi se multiplient-ils rapidement. La mère, après un allaitement très court, abandonne son enfant à lui-même. Ils ne chassent pas, ne cultivent pas, ne sèment pas *et n'ont jamais connu l'usage du feu*. Pourtant ils se parent avec des colliers d'os de serpents. Ils ont des lèvres épaisses, le nez aplati, les yeux petits, les cheveux longs, aux mains et aux pieds de grands ongles, avec lesquels ils fouillent le sol. Des tribus plus puissantes les prennent et en font des esclaves. D'après les renseignements recueillis récemment par le voyageur F. Hartmann, les Dokos habitent au midi de Kafa et de Qurague, ils atteignent une taille de 4 pieds et demi, ils sont très minces, d'une couleur qui varie entre le jaune et le brun; leur chevelure est courte et fortement crépue, leurs traits sont repoussants, comme ceux des vieux singes; ils sont dépourvus de vêtements et demeurent dans les forêts épaisses, où ils construisent de petites huttes de feuillage; ils ne portent que des lances de bois ou des flèches empoisonnées, ils attrapent les animaux dans des pièges, ils sont réunis sous des chefs en petites communes, et leurs voisins les évitent comme des êtres étranges et malfaisants. — En 1863-1864, dans son voyage dans l'Afrique équatoriale,

toriale, Du Chaillu rencontra une tribu naine analogue ; il l'appelle la tribu des *Obongos* ou des nains. La taille des *Obongos* est de 4 à 5 pieds, leur peau d'un jaune sale ; leur front est étroit et leur occiput large ; l'expression de leur regard est d'une indomptable sauvagerie. Leurs jambes courtes, de même que leur poitrine, sont recouvertes d'un poil laineux. Ils vivent de gibier, de racines, de fruits sauvages, ensevelissent leurs morts dans les cavités des arbres, parlent une langue étrange et habitent des huttes de feuillages. (Voir *Ausland*, n° 14, 1867.)

On trouve dans l'ouvrage du baron Ch. de Hügel une relation analogue aux deux précédentes, touchant les habitants primitifs des îles Philippines. Le livre de Hügel a pour titre : *l'Océan Pacifique et les possessions espagnoles dans l'archipel indien oriental* (Vienne, 1860). Ce célèbre naturaliste dit, à la page 358 : « Les aborigènes des îles Philippines sont représentés vraisemblablement, comme il a été dit, par ces hommes de race noire que les Espagnols ont appelés, à cause de leur petite stature, *Negrillos de montes*. J'en ai vu, à Manille, plusieurs, qui, ayant été pris dans leur enfance, paraissent satisfaits de leur sort à peu près comme un perroquet, pris dans le nid, s'apprivoise et s'accommode de sa situation, pourvu qu'on lui donne sa provende quotidienne. Quant à l'adulte, une liberté absolue a plus d'attraits pour lui qu'une vie tranquille et sans danger, et, une fois contraint à mener une vie sédentaire, il meurt de nostalgie, quand même tous ses besoins seraient abondamment satisfaits. Ces nègres vivent dans les montagnes et les forêts, à la manière des bêtes sauvages ; leur aspect est hideux ; leur taille est celle d'un nain ; leurs bras et leurs jambes sont émaciés ; leur corps décharné, couvert de poils noirs et roux ; leurs cheveux sont noirs et laineux. Le négrillo sauvage est à peine un être sociable : toujours il vit seul avec sa femme, s'il a pu s'en procurer une. Cette habitude contribue à les rendre difficiles à civiliser ou à domestiquer. Sans demeures fixes, ils errent par les montagnes et les forêts, dormant sous les arbres, là où l'absence d'animaux féroces le leur permet. Ils vivent de leur pêche, de leur chasse, et sont très adroits à se servir de leurs flèches. Ces négrillos se trouvent seulement dans les montagnes de Saint-Matteo et Ma-

ribeles, en outre dans la province d'Hocos-Norte. Dans l'île Negros, ils sont très nombreux, d'où le nom de l'île. Il va de soi que leur langue est très pauvre ; quant à la constitution de cette langue, quant à savoir si, comme il est probable, les Négrillos ont des idiomes différents dans les diverses provinces, je n'ai rien observé à ce sujet. A Manille, personne ne put me donner des renseignements ; on les y considère et on les y traite généralement comme des espèces de singes. » Les orteils de ces sauvages, qui vivent en partie dans des grottes, en partie sur les arbres, sont très mobiles et plus écartés que les nôtres, surtout le gros orteil. Ils s'en servent pour se maintenir solidement sur des branches et des cordes, comme avec des doigts.

Les autres îles du grand archipel des Indes orientales renferment aussi beaucoup de races humaines analogues aux Négrillos, et peut-être plus voisines encore de l'animalité. Dans l'intérieur de la grande île de Bornéo, on a trouvé des sauvages hauts de quatre pieds, de couleur foncée, velus, à peau ridée, n'ayant ni habitations fixes, ni famille, dormant dans des grottes ou sur les arbres, vivant d'insectes et s'entre-dévorant les uns les autres. On ne peut les civiliser, ni les employer à un travail quelconque. Ils ont la face humaine, mais leur langue est plutôt un gazonnement qu'un moyen d'expression humaine. Dans l'île de Sumatra, l'Américain Gibson eut occasion de voir un Orang-Kabu ou un aborigène. Il allait tout nu, et son corps était tout couvert de poils soyeux et de couleur foncée. Les Orang-Kabu n'ont pas de langue propre, mais apprennent seulement à répéter péniblement quelques mots malais. Le même voyageur mentionne encore une autre race, celle des Orang-Gugur, dont le corps offre la plus grande analogie avec celui des singes.

De la Gironnière rapporte ce qui suit des Ajetas, qui habitent l'intérieur montagneux de l'île de Luçon (Philippines) : « Ils me parurent ressembler plutôt à une grande famille de singes qu'à des êtres humains. Leur voix rappelle le cri bref des singes, et leurs mouvements sont les mêmes. Les seules différences consistent dans la connaissance de l'arc et de la flèche, et dans l'art de faire du feu. » (W. Earl, *Native race of the Indian Archipelago*, London, 1853.)

Si de l'archipel des Indes orientales nous passons sur le continent, nous y rencontrons encore, dans les inaccessibles re-

traïtes de l'Inde, des êtres qui sont vraisemblablement les débris d'une antique population primitive; à les voir, on se demande vraiment si l'on est en présence d'hommes ou de singes anthropoïdes. Dans les solitudes de la grande péninsule indienne, le vieux Shekarri ou chasseur rencontra un jour des sauvages vivant sur des arbres (*The hunting grounds of the Old World, by the Old Shekarri*, cité dans *Ausland*, 1860, n° 39). Ils étaient trois : un homme, une femme et un enfant; leur teint était d'un brun olivâtre; leur taille ne dépassait pas quatre pieds. Ils étaient complètement nus, avaient de petits yeux très vifs et une face ridée. Le nez était plat, la bouche grande, les dents grandes et jaunes, les bras longs et flétris; leurs ongles ressemblaient à des griffes. D'abord le chasseur les prit pour de vrais singes, et il lui fallut les examiner longtemps pour acquérir la conviction que c'étaient des hommes. Ces faits concordent avec ce que le colon anglais Piddington rapporte au sujet d'Indiens anthropoïdes dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (vol. XXIV, p. 207, cité dans l'*Ausland*, 1855, n° 50). On en peut dire autant de ce que raconte le baron de Hügel des habitants d'une contrée montagneuse de l'Inde. (*Rapport du Congrès des médecins et naturalistes allemands à Prague*, 1837, p. 44.) Selon lui, ils sont encore au-dessous des Australiens, car ils ne sont pas même parvenus à former une horde, et à peine rassemblent-ils une famille. Homme et femme vivent isolément; se sauvant sur les arbres, à la manière des singes, quand on les rencontre par hasard. Piddington vit un de ces sauvages et le décrit ainsi : « Il était petit, avait le nez aplati, autour de la bouche et sur les joues des rides arquées formaient des sortes de sacs buccaux; il avait de très longs bras, des poils roux sur une peau rugueuse et noire. Si on l'avait vu, dit-il, accroupi dans un coin obscur ou sur un arbre, on l'eût pris pour un grand orang-outang. »

Une des plus récentes relations au sujet des sauvages de l'Inde est celle qu'a présentée, en 1865, le docteur Short Zillah, médecin dans le Chinglepout, à la Société anthropologique de Londres. De ces races, l'une des plus singulières est celle des *Leaf wearers* (porteurs de feuilles), habitant une certaine région de l'Orissa. Ils n'ont pas plus de quatre à cinq pieds; les femmes se vêtissent seulement de feuilles, qu'elles s'attachent autour de

la taille avec des cordons. On les considère comme le rebut de la province, dont ils occupent la partie la plus reculée et la plus sauvage. Ils se nourrissent en partie de branchages bouillis, en partie de fruits sauvages, de racines, etc. ; ils n'ont ni prêtres, ni éducation, ni langue écrite, ni culture, etc. ; ils ont seulement des usages superstitieux ; les uniques produits de leur industrie sont la flèche, l'arc et une hache pour abattre du bois.

Le grand continent américain ne nous fournit pas un moins riche butin au sujet des sauvages, c'est-à-dire de l'état primitif de notre espèce. Les Indiens de l'Ucayale, écrit Castelnau (*Voyage au Pérou*), paraissent à peine appartenir à l'humanité. Leur peau brune, leur ventre gros et parfaitement sphérique, leurs bras et leurs jambes maigres, la forme singulière de leur tête artificiellement déformée, leur donnent l'aspect d'êtres d'une tout autre espèce. D'après le voyageur si expérimenté Moriz Wagner, les Australiens, dont nous avons déjà parlé, sont sans huttes, sans relations commerciales, sans vêtements ; ils vivent de racines, de fruits, de coquillages ; en temps de famine, ils mangent leurs propres enfants ; leur stupidité est si grande, qu'ils n'ont jamais songé à faire des esclaves ; or les Cahibes de l'Amérique du Sud sont, comme les Australiens, d'enragés mangeurs d'hommes et dévorent même leurs enfants et leurs vieillards. L'auteur de *Une course à travers les grands déserts d'Amérique et les Montagnes Rocheuses* (*Ausland*, n° 13, 1857) décrit les Indiens *Diggers* ou Indiens *Pau-Eutaw* comme les êtres les plus dégradés, les plus misérables de l'Amérique septentrionale. Leur vêtement en forme de sac est aussi pauvre que possible ; leur alimentation est horrible ; en comparaison, les chiens et les rats grillés des Chinois sont des mets d'épicuriens. Ils apportent quelques lézards dans leurs repaires et les mangent crus, sans autre préparation que de leur arracher la queue. Leur chevelure est longue et aussi rude que la crinière d'un mulet. Leur visage est totalement privé d'expression, et, à part les yeux qui sont singulièrement féroces, il n'offre rien de remarquable. Le voyageur trouva seulement une singulière ressemblance entre eux et les animaux sauvages, tant au point de vue des mœurs qu'à celui de l'aspect. « J'ai souvent observé, dit-il, qu'en courant ils balançaient leur tête de droite à gauche comme le loup des prairies. Leur glotonnerie les fait

ressembler plutôt à un Anakonda qu'à un être humain. Des gens très familiers avec leurs mœurs m'ont dit que cinq ou six de ces Indiens s'asseyaient autour d'un cheval mort et mangent tant qu'il reste autre chose que les os. »

« Nous leur fimes cadeau du reste de notre viande de bœuf, qui était gâtée et moisie. Ils la mangèrent avidement, et, après avoir fini, ils nous exprimèrent leur satisfaction en se frottant le ventre et en grognant comme aurait pu le faire un troupeau de porcs. »

« Les Indiens, dit l'auteur d'un voyage par terre, de New-York en Californie, dans le *Aus der Fremde* de Diezmann, les Indiens sont des enfants. Leurs arts, leurs guerres, leurs traités indiquent l'état le plus bas de la société humaine. Une société de jeunes garçons de dix à quinze ans est tout aussi capable de se conduire qu'une tribu d'Indiens, et les indigènes américains auront disparu d'ici à cinquante ans du sol de leur patrie. L'Indien de Cooper et de Longfellow n'est visible que pour l'œil du poète. Pour un observateur prosaïque, l'Indien est une créature qui ne fait pas du tout honneur à la nature humaine ; c'est l'esclave de la faim et de la paresse. »

D'après le D^r Robert A. Lallemant (*Voyage dans le nord du Brésil*, 1859), l'homme des forêts du Brésil, le Botocudo, est entièrement nu et sans le plus léger sentiment de honte. Ses mollets et ses jambes sont minces, ses mains maigres et longues ; le tronc est gros, le ventre fort, le front aplati, mince et osseux. Rien ne l'intéresse ; son œil est sans éclat, sans expression, hagard, terne, jamais en repos. En présence de l'Européen, il est craintif, embarrassé, se dissimule. Il porte des rondelles de bois passées à travers ses lèvres et les lobules de ses oreilles ; il est notablement plus petit que l'Européen, et, après mûr examen, il ressemble à un singe apprivoisé. Quand Lallemant voulait faire comprendre à ces sauvages quelque chose par signes, ils imitaient tous ses gestes comme font les singes. « Je me convainquis tristement, dit-il, qu'il y a des singes bimanés. » Ils sont aussi anthropophages et absolument hors d'état de comprendre combien cette pratique est horrible. Rien n'excite leur curiosité ou attire leur attention. Entre eux ils parlent peu ; le plus souvent ils grognent, reniflent, etc. Les idées morales leur font entièrement défaut. Pour eux, tout homme est ou un ami, et alors il est bon, ou un ennemi, et alors il est mauvais.

Ils mangent bruyamment, comme les pourceaux. En 1863, M. Adolphe d'Assier publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, deux mémoires sur les Botocudos brésiliens; il y dit que les idées morales leur manquent entièrement. Pour eux, l'immoral est le normal; le moral est sporadique, exceptionnel. Pour dire l'honnête homme, ils disent: « qui ne vole pas »; pour dire vérité, ils disent: « qui n'est pas mensonge ».

Le 19 septembre 1868, dans la quatrième séance du congrès international d'archéologie et d'histoire tenu à Bonn, M. Otto Schmitz (section d'histoire primitive) lut un rapport détaillé sur les sauvages indiens Apaches, habitant entre les fleuves Rio Grande del Norte et Rio Colorado, qui sont encore au dernier degré de grossièreté bestiale. L'auteur avait été forcé de séjourner quelques mois parmi eux. Ils sont tout nus, et leur peau coriace leur sert de vêtement; ils dorment dans des grottes, se nourrissent de fruits, de baies, d'insectes, de chevaux ou d'ânes volés; les seuls produits de leur industrie sont l'arc et les flèches; ils vivent isolément ou par petites troupes sans chefs. Ils ne se réunissent sous la direction d'un chef que lorsqu'il s'agit d'un vol important. Chez eux point de mariage, seulement des accouplements plus ou moins longs, d'où naissent des enfants qui se confondent promptement avec le reste de la horde; ils n'ont pas idée de leur âge; ils n'ont pas de médecin; ils ne lavent pas leurs enfants, mais les saupoudrent de sable; ils abandonnent sur les routes leurs malades et leurs morts et n'ont presque pas de cérémonies funéraires. Chez eux on ne rencontre point ces idées communes à beaucoup d'Indiens, d'une autre vie après la mort, dans une autre région où l'on peut être plus heureux; aucune représentation d'un grand Esprit. Leur seule fête est celle de la pleine lune. On ne tue pas les animaux, on les dépèce tout vifs. Pendant les expéditions, on massacre les faibles, les estropiés, ou on les abandonne et les laisse mourir de faim. L'Apache parle peu, et plutôt par des gestes que par des mots; il ne connaît ni les souhaits de bienvenue ni ceux d'adieu; il parle par phrases hachées et non en discours suivis. Sa voix est tellement gutturale, qu'il lui est presque impossible de prononcer une parole bien articulée. Le verbe *être*, auxiliaire si important, lui est inconnu. Sa numération est décimale, comme celle de la plupart des peuples sauvages.

D'après le duc d'Argyll (*Primeval man*, 1869, p. 167), les habitants de la Terre de Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, sont à coup sûr les derniers des hommes. Habituellement cannibales, ils tuent et mangent leurs vieilles femmes de préférence à leurs chiens; ils vont complètement nus : leur visage est hideux, barbouillé d'enduits colorés; leur peau est sale et huileuse, leur chevelure feutrée; leur voix est rauque, leurs manières sont brutales. « A voir de tels êtres, dit Darwin (*Voyage de Circumnavigation du Beagle*), on a peine à croire qu'ils soient nos semblables et habitent la même planète. »

Si de l'extrême sud de notre globe nous allons à l'extrême nord, nous trouverons là encore un spectacle semblable ou analogue chez les habitants des rivages de la mer glaciale septentrionale, chez les Esquimaux. Privé de tout principe, de tout sentiment raisonnable, l'Esquimau dévore aussi longtemps que possible tout ce qu'il a pu se procurer, comme le vautour ou le tigre. Il mange pour pouvoir dormir, et ne dort que pour manger ensuite autant que possible. Quant à ses facultés intellectuelles, il n'aurait, d'après Whitebourne, aucune connaissance de Dieu, aucune forme de gouvernement. Sur ce point, le navigateur anglais John Ross dit, en propres termes (*Narratives of a second voyage, etc.*, 1838, p. 448) : « Je ne sais s'ils comprenaient quoi que ce soit aux choses les plus simples, que je tâchais de leur faire entendre de la manière la plus simple. Aurais-je mieux réussi si j'avais parlé leur langue? J'ai bien des raisons pour en douter. Qu'ils aient dans le cœur une sorte de loi morale, je n'en puis douter, car leur conduite le prouve; mais, à part cela, toutes mes recherches ont été inutiles, mes efforts ne m'ont donné aucun résultat notable. Quant à leurs opinions sur les points essentiels de cette loi morale, à quelque chose d'où l'on pourrait inférer l'existence d'une sorte de religion, j'ai été contraint de renoncer à la fin à toute recherche; j'étais arrivé au doute à ce sujet. »

Cette rapide esquisse de l'histoire naturelle et morale des sauvages est suffisante; pourtant il serait bien facile de donner, d'après les navigateurs, des tableaux semblables ou analogues, mais bien plus complets, rapportés des contrées les plus diverses du monde habité. Le sauvage grossier et l'homme policé, né dans un État ou une société organisée d'après des lois déter-

minées, élevé conformément à une civilisation vieille de plusieurs milliers d'années, sont si différents l'un de l'autre dans tout leur être, qu'il est impossible de les ramener tous deux au même niveau et de construire ensuite, selon le procédé bien connu des philosophes idéalistes, « l'homme idéal, général ». L'éducation, la civilisation, l'expérience, l'hérédité des qualités acquises, les nombreux secours et les impulsions multiples d'une organisation sociale policée, ce sont là les éléments qui font de l'homme ce qu'il est, ce qu'il doit être, ce qu'il sera un jour quand sa bestialité primitive aura disparu complètement. On a bien tenté d'affaiblir la valeur de toutes les observations faites sur les peuples sauvages, en les représentant comme dégénérés, déchus d'une civilisation ancienne et meilleure, s'écartant par conséquent de l'humanité vraie; mais, à part quelques exceptions, il n'est pas de faits capables de fortifier ou même de rendre vraisemblable une telle conception. C'est une loi générale de la nature, que toute dégénération conduit rapidement à l'extinction; or, certains de ces peuples durent depuis un temps infini et se reproduisent souvent énergiquement, ce qui est inconciliable avec le fait d'une dégénérescence.

« L'impression immédiate que produit l'aspect général des peuples sauvages, dit Schaaffhausen, leur appropriation parfaite à la nature du sol qu'ils habitent, l'absence de tout souvenir d'un état meilleur, le bien-être corporel, la vigueur physique qu'ils conservent là où les influences de la civilisation ne les ont pas touchés, les particularités de leur organisation, qui décèlent un degré inférieur de développement, enfin le défaut de signes de dépérissement, de décadence, que nous pourrions déterminer avec précision : tout cela porte à croire que la plupart des peuples sauvages n'ont jamais possédé un plus haut degré de civilisation. Une circonstance vient encore appuyer cette vue, c'est que plus d'un des peuples les plus civilisés actuellement, a passé autrefois par un degré pareil de grossièreté. » (*Sur la condition des peuples sauvages*, p. 164.)

(68) ... *la vie en famille, le mariage*. — Beaucoup de tribus sauvages observées en Australie, en Afrique, en Asie, etc., sont à peu près dépourvues de toute idée relative au mariage, et

chez eux la famille est très grossièrement organisée, plus grossièrement même que chez l'animal. D'après Burton, il n'y a, chez les Africains orientaux, aucun lien entre le père et l'enfant; ce qui prévaut même, vers la fin de l'enfance, c'est une inimitié naturelle entre le père et le fils, comme chez les animaux sauvages. On y vend les enfants, on y chasse la femme, selon son caprice. Selon S.-W. Baker, le nègre du Soudan ne connaît pas l'amour. Pour lui, la femme est simplement une bête de somme ou un animal domestique; partout la polygamie est en vigueur. — En Australie, d'après Duboc, la mère ne s'inquiète de son enfant que dans les premiers temps de sa vie; plus tard, le lien primitif est tout à fait rompu entre eux. Ne connaissant pas, comme la plupart des insulaires de la mer du Sud, de réel mariage, ils n'ont pas l'idée de la paternité. Chez ces tribus, ce sont souvent les neveux qui héritent et non pas les enfants. Il y a même une de ces tribus, celle des Vouanyamouézi, où l'héritage ne se transmet qu'aux enfants nés hors mariage, à l'exclusion des enfants légitimes! D'ailleurs, d'après John Lubbock (*Homme primitif*), on trouve des faits analogues dans l'histoire des anciens Juifs, Grecs et Romains, car le respect de la femme est un produit lent du progrès de la civilisation. Beaucoup de peuples, par exemple les Égyptiens, les Chinois, les Grecs, les Indous, ont, d'après le même auteur, conservé la tradition de l'inauguration du mariage et de l'hérédité parmi eux, d'où la preuve que ces idées ne sont pas innées et inhérentes à la nature humaine! Il y a même un certain nombre de raisons qui donnent la probabilité, sinon la certitude, qu'une promiscuité générale des deux sexes dans le milieu de certaines tribus ou d'association, a été le caractère général de l'état primitif de l'humanité, — ce qui expliquerait facilement le privilège nommé « droit de mère » chez certaines races sauvages. (Voir Darwin, *Descendance de l'homme*.)

Les plus sauvages des sauvages, les Dokos, les sauvages de Bornéo, d'Australie, etc., ignorent absolument l'hérédité, le mariage, la famille; ils vivent en promiscuité, comme les animaux. Otto Schmitz dit même des Indiens Apaches, bien plus civilisés pourtant, qu'ils n'ont pas de mariage, mais seulement un accouplement plus ou moins court, et que les enfants se confondent bientôt avec la horde.

(69) ... *l'organisation des sociétés.* — C'est encore là le résultat d'un certain degré de développement, et cette organisation sociale existe si peu chez les peuples les plus sauvages, que, dépourvus de chefs, de tout ce qui pourrait rappeler nos sociétés, ils errent en troupes, en hordes, à la manière des animaux sauvages. D'autre part, le principe d'association est, chez beaucoup d'animaux, notamment chez les articulés, développé à un degré presque incroyable. Que l'on songe aux abeilles, aux guêpes, aux termites, aux fourmis, en général, et à leurs admirables organisations sociales, si complexes que les dernières, par exemple, d'après les observations bien connues de Huber et d'autres, se font de vraies guerres, entreprennent des expéditions pour chercher du butin, réduisent en esclavage d'autres fourmis et les emploient, chez elles, à leur service; qu'elles se servent, dans leurs vastes habitations communes, d'autres animaux, comme de vaches à lait, et savent les traire, etc.

Les termites ou fourmis blanches ont un État parfaitement organisé, avec roi, reine, travailleurs, soldats, serviteurs, etc.; elles construisent des édifices hauts de dix pieds et plus, avec des dômes, des tours, des myriades de chambres, des corridors, des passages souterrains, des ponts et des arceaux de pierre, des magasins, etc. La solidité, la hardiesse de ces constructions, leur adaptation au but, rivalisent avec les œuvres des hommes. Dans l'intérieur de ces édifices, il y a une habitation royale, entourée de chambres et de passages pour le service, ainsi que des chambres pour l'incubation et l'élevage des jeunes; enfin, une grande place publique. Pour l'écoulement des eaux pluviales, on a ménagé de nombreuses gouttières, des conduits, des canaux souterrains de dérivation, etc. On ne peut douter que les termites n'aient même un langage, qui leur sert à s'entendre mutuellement sur des sujets très complexes. — Les célèbres sociétés des chiens des prairies de l'Amérique du Nord ne sont pas moins remarquables. On y voit de vraies villes, qui parfois ont jusqu'à treize milles anglais de circuit et logent des centaines de milliers d'habitants. A en croire des témoins oculaires très dignes de foi, le chien des prairies vit dans sa maison fréquemment avec une espèce de hibou et avec le serpent à sonnettes. Cette étonnante association

Vi

de l'Afrique
occidentale
(mabécos)

aurait pour base, paraît-il, le besoin de se procurer des vivres et de se défendre contre le danger.

(70) ... *la pudeur*. — Les naturels de la Nouvelle-Angleterre, en Australie, sont dépourvus de tout sentiment de pudeur et ne songent pas même à couvrir les organes génitaux. Les Australiens, selon G. Pouchet, si la police ne les en empêchait, offenseraient chaque jour la pudeur publique dans les villes de la colonie anglaise, comme le font les singes dans les ménageries. « Les Australiens, disent Lesson et Carnot (*Annales des sciences naturelles*, 1867), n'ont jamais senti le besoin d'un vêtement de laine, si ce n'est pour couvrir leur poitrine; jamais aucune idée de pudeur ne leur a fait songer à voiler leurs parties sexuelles. » Les mêmes faits ou des faits analogues s'observent à un degré plus grand ou moindre chez la plupart des peuples sauvages, qui sur ce point ressemblent absolument aux enfants européens. Mais chez des peuples très civilisés, par exemple chez les Japonais, les idées de pudeur sont tout autres que chez nous. Les nations les plus civilisées de l'ancien monde, les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Phéniciens, pratiquaient dans tout ce qui a trait aux relations sexuelles une lascivité de mœurs dont aujourd'hui nous avons peine à nous faire une idée. (Voir les détails dans l'intéressant écrit de Rosenbaum : *Histoire de la maladie vénérienne*.) Les soins délicats avec lesquels la morale règle aujourd'hui tout ce qui a trait aux relations sexuelles, avec lesquels elle les couvre d'un voile mystérieux, ne sont nullement innés; ils résultent du développement de la civilisation, de la graduelle élévation de l'homme au-dessus de l'animalité. Pourtant, de temps à autre, la vieille barbarie reparaît, soit dans d'horribles explosions de l'instinct comprimé ou violemment contenu, soit dans certaines nudités tolérées par la morale, sinon permises même par l'impudeur sociale. Habituellement pourtant ces monstruosité sociales, en quelque sorte malades, apparaissent à des époques de décadence, de déchéance morale, et disparaissent devant le souffle d'un nouvel esprit politique ou social.

(71) ... *la croyance en Dieu*. — Outre les faits cités dans la note 67, on trouvera dans notre livre *Force et matière*, ch. XVI, de nombreux exemples de peuples sauvages dépourvus de cette

croyance, et qui même n'ont pas un seul mot dans leur langue pour exprimer les idées de Dieu, de religion, de justice, de péché, etc. « Trois grandes régions de la terre, dit G. Pouchet, encore habitées par des sauvages, paraissent jusqu'ici être restées exemptes d'idées religieuses ; ce sont : l'Afrique centrale, l'Australie et les régions polaires ; ce sont aussi les contrées les plus mal explorées et les plus imparfaitement connues. » Larham dit des Australiens que jamais ils ne sont arrivés à se créer même les plus grossiers éléments d'une religion et que leur esprit paraît être trop engourdi pour la superstition. « Que faire, dit en parlant d'eux un missionnaire, d'un peuple qui n'a pas une seule expression pour dire « justice », « péché », etc., et pour l'esprit duquel les idées représentées par ces mots sont parfaitement étrangères et inintelligibles ? »

S.-W. Baker (*l'Albert Nyanza*, etc., 1867) dit des Latoukas, tribu habitant vers les sources du Nil, qu'ils n'ont aucune idée de la divinité et manquent même du fétichisme le plus grossier.

Rien n'est inné dans la croyance en Dieu ; elle est le produit, le résultat d'une certaine réflexion, d'une certaine méditation, que fait l'esprit humain au sujet des phénomènes de la nature ambiante ; l'ignorance où il est des lois naturelles, de leur intime union, ne lui permettant pas d'expliquer simplement ces phénomènes, il les rapporte à des causes invisibles, mystérieuses ; mais le sauvage, tout à fait grossier, n'éprouve même pas le besoin de cette explication superficielle. La science est une guerre perpétuelle contre ces notions imaginaires ; à chaque pas qu'elle fait en avant, elle refoule la croyance aux forces surnaturelles, ou le besoin de telles forces, dans une région plus éloignée, plus difficile à occuper. Toute science et surtout toute philosophie, qui est en quête de la réalité et non de l'apparence, de la vérité et non de l'hypocrisie, *doit donc être nécessairement athée* ; autrement elle se barrerait elle-même le chemin vers son but, qui est le vrai. Aussitôt donc qu'un livre de philosophie emploie le mot « Dieu », à moins qu'il ne s'agisse de critique ou d'une citation, on peut sans crainte le jeter de côté, car on n'y trouvera rien qui puisse faire avancer réellement la science. Dans les livres vraiment scientifiques, à part les cas indiqués par nous, le mot Dieu ne se rencontre que ra-

rement, en passant. Car en matière de science, le mot « Dieu » est simplement une circonlocution ou une manière d'exprimer notre ignorance, tout à fait comme dans certains cas les mots « force vitale », « instinct », « âme », etc.

Que d'ailleurs l'idée de Dieu ne soit pas absolument nécessaire, même pour les religions, cela est démontré par l'exemple si souvent cité du système religieux le plus répandu sur la terre, c'est-à-dire du Bouddhisme. M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'auteur d'un excellent livre intitulé *le Bouddha et sa religion* (1862), dit en propres termes : « Il n'y a pas la moindre trace de la croyance en Dieu dans tout le bouddhisme, et supposer qu'il admet l'absorption de l'âme humaine dans l'âme divine et infinie, c'est une supposition toute gratuite, qui n'est pas même possible dans la pensée du Bouddha. Pour croire que l'homme peut se perdre en Dieu, à qui il se réunit, ne faudrait-il pas commencer par croire en Dieu lui-même ? Mais c'est à peine si l'on peut même dire que le Bouddha n'y croit pas ; il ignore Dieu d'une manière si complète, qu'il ne cherche même pas à le nier ; il ne le supprime pas : il n'en parle pas, ni pour expliquer l'origine et les existences antérieures de l'homme, ni pour expliquer sa vie présente, ni pour conjecturer sa vie future et sa délivrance définitive. Le Bouddha ne connaît Dieu d'aucune façon. » (*Le Bouddha, etc.*, Avertissement, p. 5.) Le même écrivain ajoute la réflexion suivante, digne d'être prise en considération : « L'esprit humain n'a guère été observé que chez les races auxquelles nous appartenons nous-mêmes. Ces races méritent sans doute de tenir une très grande place dans nos études ; mais si elles sont les plus importantes, elles ne sont pas les seules. Les autres ne doivent-elles pas aussi être observées, tout inférieures qu'on les suppose ? Si elles ne rentrent pas dans des cadres prématurément tracés, faut-il les défigurer pour les soumettre à des théories trop étroites ? Ou ne vaut-il pas mieux reconnaître que les anciens systèmes sont en défaut et qu'ils ne sont pas assez compréhensifs pour tout ce qu'ils prétendent expliquer ? » (*Le Bouddha, Avertissement, p. 20.*)

(72) ... *la science des nombres.* — Que les nombres et les mathématiques, qui reposent sur eux, ne soient pas innés dans l'esprit humain, mais qu'ils se soient lentement formés et déve-

loppés par l'éducation, la culture, cela est démontré par l'exemple de ces tribus sauvages d'Australie ou du Brésil, qui n'ont pu pousser leur numération au delà des nombres 3 et 4 et ne peuvent indiquer les nombres plus forts que par des gestes. Oldfield décrit une tribu qui compte seulement jusqu'au nombre 2 et désigne tout ce qui est au-dessus par l'expression *boul-tha*, qui veut dire beaucoup. Un naturel de cette tribu, voulant indiquer au narrateur le nombre d'hommes tués dans un combat, levait un doigt en prononçant le nom de chaque mort; mais, après plusieurs tentatives inutiles, il finit par lever trois fois de suite l'une de ses mains. Il voulait dire par là que le nombre des morts s'est élevé à quinze.

En général, c'est en comptant les doigts et les orteils que toutes les numérations ont commencé, et aujourd'hui encore elles n'ont pas dépassé ce degré chez la plupart des peuples sauvages. C'est pourquoi cinq, dix et vingt sont partout les nombres fondamentaux, et les mots mêmes qui représentent ces nombres, rappellent ceux qui désignent doigts et orteils. Chez beaucoup de tribus sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, par exemple, pour dire cinq, on dit « toute une main », pour dix « deux mains », pour vingt « tout un homme ». Le nombre six « se dit un doigt de l'autre main », etc.; le nombre onze se dit « un doigt du pied », etc. Pour dire vingt et un on dit « un doigt de la main d'un autre Indien », etc. Parfois les noms de nombre sont tirés des particularités de chaque doigt; d'autres fois on se sert pour désigner les nombres des noms d'autres objets naturels, simples ou multiples. Ainsi les anciens Indiens, pour *un*, disaient *terre* ou *lune*; pour *deux* ils disaient *yeux*, ou *bras* ou *ailes*; pour *trois*, *Rama*, ou *feu*, ou *propriétés*, parce qu'ils admettaient trois Ramas, trois espèces de feu et trois propriétés; pour *quatre* ils disaient *âges* ou *védas*, parce qu'ils admettaient quatre âges et quatre védas, etc. — Les Abepoins, en Amérique, pour *quatre* disent *patte de huppe*, parce que la patte de cet animal a quatre doigts. L'habitude dans certaines îles de la mer du Sud d'attacher les pommes de pin par quatre, y a fait désigner le nombre quatre par le mot *pono*, qui signifie paquet, et pour dire *dix* ou *cent* on emploie le mot *botte* ou *gros paquet*.

D'ailleurs l'habitude de compter par 5, 10, 20, c'est-à-dire

d'après le nombre des doigts et des orteils, est si générale, qu'on ne s'en écarte qu'exceptionnellement et qu'elle sert de base à la numération des peuples les plus civilisées.

Quelques observations paraissent prouver que les animaux peuvent aussi compter. Une souris, à qui l'on avait pris neuf petits, revint neuf fois les chercher l'un après l'autre, puis ne revint plus, quoiqu'il lui eût été impossible de voir dans l'intérieur de la casquette où l'on tenait les petits captifs. La pie peut compter jusqu'à quatre, mais pas au delà. Si quatre chasseurs s'embusquent, puis que trois d'entre eux s'en aillent, l'animal sait très bien qu'il en reste encore un et ne cesse pas d'être sur ses gardes. Si les chasseurs sont au nombre de cinq et que quatre d'entre eux partent, la pie croit qu'il n'en reste plus et elle est sans inquiétude.

(73) ... *l'industrie*. — Les animaux se servent d'outils. Les singes introduisent des pierres entre les coquilles ouvertes des mollusques pour les empêcher de se refermer; ils ouvrent les huîtres en les frappant avec des pierres. On sait mieux que les singes se défendent avec des bâtons et font tomber sur ceux qui les poursuivent des branches ou des fruits pesants. Forbes a aussi observé (*Onze ans à Ceylan*) que les éléphants sauvages cassent des branches d'arbres et s'en servent pour chasser les mouches. Darwin a vu un jeune orang pousser un bâton dans une fente et s'en servir comme d'un levier. Dans le jardin zoologique de Londres, un singe qui avait les dents mauvaises, se servait d'un caillou pour ouvrir les noix; après s'en être servi, il cachait ce caillou dans la paille et ne permettait à aucun autre singe d'y toucher. Les animaux apprivoisés et dressés apprennent, on le sait, à se servir de tous les ustensiles possibles avec une grande dextérité. D'autre part, on rapporte de beaucoup de tribus sauvages qu'elles ont à peine d'industrie. D'après la relation d'un voyageur, communiquée à la Société anthropologique de Paris, les Mincopies ou habitants noirs des îles Andaman, dans le golfe du Bengale, n'ont ni habitations, ni haches, etc. Ils ne connaissent pas l'usage du feu, n'enterrent pas leurs morts; chez eux le mariage n'est soumis à aucune règle, et du côté de l'instinct social ils paraissent inférieurs à l'animal. Colebrooke disait déjà des Mincopies, que leur conformation et les traits de leur visage annonçaient l'état le plus

misérable et la sauvagerie extrême. Des relations récentes nous en ont fait connaître des faits d'une incroyable bestialité, et, comme l'avait déjà fait Schaaffhausen à la Société d'histoire naturelle et de médecine du Rhin-Inférieur, le 8 juin 1863, R. Owen a brièvement montré que chez eux la structure corporelle, notamment celle du système osseux, indique un degré inférieur d'organisation, ce qui, étant donnée leur grossièreté intellectuelle, est tout à fait remarquable.

(74) ... *l'usage du feu appliqué à la cuisson des aliments.* — Aujourd'hui encore, il y a des peuples, par exemple les Dokos, les Andamanites, etc., qui ignorent l'usage du feu et dévorent les aliments tout crus. Qu'il ne faille pas d'ailleurs considérer l'usage du feu comme un attribut essentiel de l'homme, cela ressort de cette circonstance que nombre de peuples ont été, que certains sont même encore adorateurs du feu et qu'ils regardaient le feu comme quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel. La même chose advint aux habitants des îles Mariannes, quand Magellan apporta chez eux le feu, qui y était inconnu, et qu'il s'en servit pour incendier leurs cabanes; ils regardèrent le feu comme une sorte de monstre vivant dévorant le bois. Enfin, on trouve assez de vestiges d'une très ancienne époque où l'usage du feu est encore inconnu, des traces aussi de son introduction, de son invention graduelle dans les traditions des Égyptiens, des Phéniciens, des Perses, des Chinois, des Grecs, etc.

(75) ... *l'usage des vêtements.* — Que beaucoup de peuplades sauvages d'Afrique, d'Amérique, d'Australie, d'Asie, ainsi que des îles du grand Océan, ne connaissent pas l'usage des vêtements et aillent parfaitement nus, cela est connu et ressort d'ailleurs suffisamment des extraits cités par nous. Ils dédaignent même les vêtements qu'on leur offre. En 1858, la frégate américaine *Niagara* enleva au navire négrier *Elcho* 455 Africains pour les reconduire dans leur pays. Voici en quels termes le docteur Rainey, qui les accompagnait, parle de ces sauvages : « Tous sont fort sales et aucun vêtement ne leur convient. On ne peut les décider, même dans l'intérêt de leur santé, à s'astreindre aux plus simples règles de propreté. Les vêtements qu'on leur fournit à Charleston furent aussitôt mis en pièces par eux. Ils ne se soucient guère les uns des autres,

tout au plus se grattent-ils mutuellement, en cas de démangeaison. Ils ne s'occupent même pas le moins du monde de leurs malades et de leurs mourants. L'un d'eux vient-il à mourir, ils laissent le cadavre gisant pendant des heures entières, comme s'il n'était rien arrivé. Mais à peine le dernier signe de vie a-t-il disparu, qu'ils s'emparent sans façon de la couverture, de la cuiller, de tout ce qui a pu servir au défunt. Ce sont les créatures les plus stupides, les plus brutales, les plus misérables que j'aie jamais rencontrées. » (Voir *Allgem. Zeitung*, 1854, n° 313.) William Bischoff raconte d'une manière analogue ses impressions dans les États à esclaves : « La vraie tête laineuse, comme on en trouve souvent parmi les nègres des plantations, fait sur l'Européen inaccoutumé à un tel spectacle une impression très désagréable, accrue encore par ce fait qu'habituellement le caractère de ces hommes répond parfaitement à la difformité de leur esprit. On trouverait bien difficilement en Europe, et surtout en Allemagne, un type humain qui puisse ressembler, même de loin, à celui-là. A part le langage et la forme du corps, ces nègres ont à peine quelque chose d'humain ; leurs mouvements, leur allure générale rappellent plutôt l'animal, et ils ne paraissent pas susceptibles d'un degré d'éducation quelconque, etc... » « Presque tous sont voleurs et menteurs, aussi le témoignage d'un noir n'est-il point admis en justice. On perd son temps à vouloir leur faire comprendre combien cela est mal, car le mot honte n'a pas de sens pour eux, etc. » (*Ausland*, 1860, n° 3.)

S.-W. Baker (*l. c.*) dit des nègres Nuehr, en Afrique : « Ils vivent dans une extrême sauvagerie ; les hommes sont aussi nus qu'en venant au monde ; leur corps est couvert de cendres et leurs cheveux rougis avec de la cendre délayée dans de l'urine de vache. Ce sont les plus diaboliques drôles que j'aie vus ; on ne peut leur donner d'autre nom. Les femmes non mariées vont aussi toutes nues ; les femmes mariées portent autour des reins une frange d'herbes en ceinture » Le même voyageur en dit autant des Kytches, des Latoukas habitant vers le haut Nil, etc. D'autre part, la grande inclination des singes pour l'usage des vêtements a été mentionnée déjà.

(76) ... *le suicide*. — Il y a, je crois, un cas de suicide bien authentique chez un singe. Mais quand il n'en serait

rien, quantité d'animaux (chevaux, chiens, etc.) ont, par attachement extrême pour leurs maîtres morts ou tués, refusé toute nourriture jusqu'à la mort. D'autre part, le vrai suicide, le suicide déterminé par des motifs intimes, moraux, est extrêmement rare chez les enfants et les sauvages.

(77) ... *l'agriculture*. — Quoique M. Rochet, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*) ait cherché à baser sur l'agriculture en même temps que sur les autres caractères intellectuels et moraux déjà cités, une différence essentielle entre l'homme et l'animal, on n'y peut voir pourtant que le résultat d'une civilisation assez avancée; en effet, le sauvage et l'homme primitif vivent uniquement des productions spontanées de la nature, de leur gibier, et ils ne sont parvenus à la phase agricole qu'en passant par le stade pastoral. D'ailleurs, les animaux font quelquefois de l'agriculture, comme le prouve l'exemple des fourmis agricoles du Texas, que le docteur Lincecum a observées pendant dix ans et qu'il a décrites dans *the Journal of the Linnean Society* (cité dans *l'Ausland*, 1862, n° 10). Dans un terrain à sous-sol pierreux, ces fourmis creusent un logement, un magasin souterrain, puis elles plantent autour une sorte de gazon qui porte des petites graines blanches. Cette graine est recueillie, séchée et emmagasinée. Dans les temps humides on la sort parfois pour la sécher et la trier.

Ces animaux sont donc en quelque sorte supérieurs à ces nègres Kytches, que le voyageur en Afrique S. Baker (*l. c.*) appelle des singes, et qui, pour soutenir leur existence, s'en remettent aux productions spontanées de la nature, sans semer, sans planter et par suite mourant souvent de faim.

(78) ... *on peut à peine l'appeler langage dans le sens humain de ce mot*. — Au dire de Du Chaillu, la langue des Fans (Afrique occidentale) est un assemblage de sons gutturaux, que l'on ne peut comprendre, et la langue des Oschebas est encore pire, encore plus rauque. — De la Gironnière dit des Ajetas de Luçon (Philippines), parmi lesquels il passa quelques jours, que cette peuplade lui fit l'effet d'une grande famille de singes; leur voix rappelait le cri bref de ces animaux, et leurs mouvements fortifiaient l'analogie. Le Botocudo du Brésil a, selon Adolphe d'Assier, une langue très imparfaite, et il se sert du même mot pour désigner quantité d'objets assez différents. Ainsi

les m
 isemples
 até per
 pendre a
 le herodote

il appelle *tschohn* un arbre, une solive, une branche, un éclat de bois; le mot *po* lui sert à la fois pour dire pied, main, doigt, orteil, ongle, talon, etc. La langue de l'Australien est très pauvre; elle compte seulement quelques centaines de mots, parmi lesquels il n'en est pas un qui exprime une idée générale. Ainsi les Australiens ont des mots pour désigner chaque arbre en particulier; ils n'en ont pas pour dire arbre en général. On en peut dire autant des langues de la plupart des peuples sauvages, qui ne contiennent pas ordinairement de mots pour désigner des idées générales ou des propriétés communes à la fois à des corps différents, des mots par exemple comme « couleur », « son », « arbre », etc. On y trouve des mots spéciaux pour chaque espèce de couleur, d'arbre, etc. — La langue des sauvages de Bornéo est plutôt une sorte de gazouillement animal, de croassement, qu'un moyen d'expression vraiment humain. — La langue des Hottentots et des Boshimen est remarquable aussi par sa pauvreté. En général, les sauvages ont plutôt recours aux gestes, à la mimique, qu'à des mots réels. Plus un peuple, plus un homme sont inférieurs, plus leur langage est pauvre, car une grande richesse de mots est un signe tout particulier d'élévation intellectuelle; en effet, le mot n'est que la pensée incarnée. — Sir Emerson Tennent rapporte des Veddahs de Ceylan, qu'ils communiquent entre eux presque uniquement au moyen de signes, de grimaces, de sons gutturaux ressemblant généralement fort peu à de vrais mots, à une vraie langue.

Mais le langage n'est nullement une faculté spéciale à l'homme, puisque les animaux communiquent très bien entre eux. Les animaux se comprennent entre eux; ils se font comprendre de nous, ce qui serait impossible sans un genre quelconque de langage. On sait fort bien que les chiens savent se faire entendre de leurs maîtres, dans des cas très précis, par des gestes, des mines, des coups d'œil, des aboiements, des gémissements, etc.; on sait même qu'ils comprennent exactement ce qu'on en dit ou ce qu'on leur dit, quand on leur donne des ordres. Chaque animal a sa langue spéciale et un certain nombre de sons de voix déterminés pour exprimer ses désirs, ses besoins, ses sentiments, etc. Ainsi Dupont a trouvé, par une observation exacte, que les pigeons et les poules ont douze sons de voix diffé-

rents, que les chiens en ont quinze, les chats quatorze, les bêtes à cornes vingt-deux, et ce compte est vraisemblablement beaucoup trop faible. D'abord tous les sons de voix furent gutturaux, comme il arrive encore chez les animaux et les sauvages; plus tard seulement apparurent les sons labiaux. Du reste, comme le remarque très justement M. G. Pouchet, il faut séparer de la parole le langage, simple moyen de communication entre deux êtres vivants, moyen commun à l'homme et à l'animal en tant que langage des signes et des sons. La parole est bien particulière à l'homme; mais pour qu'elle soit possible, il faut un certain développement du langage articulé et l'existence de mots exprimant des idées générales. D'après Clémence Royer, il y a plus de différence entre la langue hautement analytique, la langue d'un Shakespeare, d'un Corneille et celle d'un nègre Papon, qu'entre ce dernier langage et le balbutiement criard d'un singe grondant sa femelle ou son petit. Les sons que les singes ont l'habitude de proférer se rapprochent même beaucoup des radicaux les plus rudimentaires du langage humain. « Le langage, dit Tuttle, est l'expression de la pensée, et si les pensées que les animaux incontestablement se communiquent mutuellement, ne sont pas identiques aux pensées humaines, elles sont du moins très analogues. Le chien appelle son camarade ou son maître par un aboiement tout particulier; dans le rugissement du lion, le grognement du tigre, le chant de l'oiseau, dans les mille bruits que produisent les insectes, on trouve tous les modes d'expression de sentiment et de mutuel accord, depuis le cri d'appel jusqu'au signal d'alarme, depuis l'amour jusqu'à la rage, etc. » Enfin, en comparant le langage humain au langage animal, il ne faut pas oublier que le perroquet, l'étourneau, le corbeau, etc., peuvent proférer même des sons articulés, qu'ils prononcent beaucoup de mots très intelligiblement, même avec la conscience de leur signification, parfois sans qu'on la leur ait enseignée, mais par une imitation, une observation spontanées.

(79) ... à partir du plus humble début. — Dans l'opinion du célèbre linguiste A. Schleicher (*Sur l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*, 1865), le langage s'est produit lentement et n'a pas toujours existé. Les langues les plus savamment organisées sont sorties peu à peu d'orga-

nismes verbaux simples; elles se sont développées pendant d'énormes laps de temps. Les langues les plus simplement construites sont graduellement parvenues des *cris-gestes* (Lautgerberden), des sons imitatifs que les animaux possèdent aussi, et le langage lui-même est le produit d'un lent devenir soumis à ces lois de la vie, que nous pouvons formuler dans leurs traits essentiels. Cette évolution se produisit en même temps qu'un grand perfectionnement du cerveau et des organes vocaux.

Du reste, Schleicher, contrairement à l'opinion de Pouchet, définit le langage comme l'expression de la pensée par des mots et le considère comme la qualité caractéristique exclusive de l'homme, car les *cris-gestes* se trouvent aussi chez les animaux. Le langage, selon lui, n'appartenant qu'à l'homme, il en résulte que nos premiers pères ne méritaient nullement le nom d'hommes; les données de la linguistique conduisent donc, comme celles de l'histoire naturelle, à l'idée nettement formulée d'un développement graduel de l'homme à partir des formes les plus basses.

Dans son livre bien connu, *Sur l'origine du langage* (sixième édition, Berlin, 1866), l'illustre linguiste allemand, J. Grimm, appelle aussi le langage « un travail progressif », une conquête de l'homme, et il déclare expressément que le langage n'est pas inné ni naturel, mais qu'il doit à nos efforts son origine et ses progrès. Au début, dit-il, le langage était imparfait, c'est seulement peu à peu qu'il a acquis toute sa valeur; il ne peut donc pas nous venir de Dieu. Toutes les racines verbales renferment des images sensibles, et toutes les idées naissent d'une contemplation du même genre. De l'idée de respiration est née l'idée de vie; de l'idée d'absence de respiration est venue l'idée de mort; de l'idée de chant du coq est venue l'idée de l'animal, etc.

D'après J.-P. Lesley (*l. c.*), toute langue a un certain nombre de racines (de 200 à 600), d'où elle est provenue. Quant à l'origine de ces racines, il n'y a que trois choses possibles: ou il y a eu révélation divine, présent d'une langue toute faite, ou bien don spécial fait au premier homme d'une faculté de langage, ou bien enfin ces racines sont le produit humain, graduel, d'une faculté d'expression, de langage répandue dans tout le règne animal. De la première possibilité, dit Lesley, il ne saurait

plus être question aujourd'hui, si ce n'est par ceux qui croient encore à Adam et Ève ; même le grand nombre des langues rend cette supposition inadmissible. On ne peut scientifiquement s'occuper que des deux dernières possibilités ; or, le fait que tous les animaux ont une sorte de langage, cet autre fait que, si la faculté du langage est plus grande chez l'homme, cela tient simplement à la meilleure organisation, à la délicatesse plus grande de son cerveau, tout cela décide en faveur de la dernière des trois possibilités. Mais, d'après Lesley, le langage s'est développé d'abord peu à peu, graduellement, comme nous le pouvons encore observer aujourd'hui chez nos enfants ; il croît et change perpétuellement à mesure que se modifie l'esprit des peuples. Jamais nous ne pourrions étudier le langage de l'âge de pierre ; depuis longtemps il est éteint et remplacé par d'autres. Le langage fait partie de l'histoire naturelle. Les mots, les langues vivent et meurent, exactement comme les êtres vivants ; comme eux aussi ils deviennent fossiles.

Les langues mortes, c'est-à-dire celles qui ont déjà parcouru le cycle de leur existence, sont : le sanscrit, le pehlvi, l'égyptien, le chaldéen, l'hébreu, le grec, le latin.

(80) ... *phénomènes observables encore chez l'animal.* — Le cri, le cri animal est, selon M^{lle} Clémence Royer, le commencement du langage. Il y a des cris différents pour exprimer les impressions diverses, comme la haine, l'amour, l'effroi, la joie, la colère, la crainte, etc. Ces sons ou cris primitifs sont les racines premières de toutes les langues ; à eux se rattachèrent ensuite les cris imitant les bruits de la nature extérieure. Ces mots-cris existent chez l'animal aussi bien que chez l'homme, et tout animal a un langage dans le sens le plus général du mot ; il a un moyen de se faire comprendre, que ce moyen se compose de cris, de chants ou de gestes, de regards, etc. Désirs, crainte, faim, amour, etc., tous ces sentiments ont leur expression distincte chez l'animal. Seul le langage parlé est propre à l'homme, mais au début ce fut seulement un bégaiement animal.

L'intervalle entre nos langues perfectionnées actuelles et cet état ancien, naturel et originel du langage, est comblé par toute la longue série des peuples préhistoriques, avec lesquels des milliers peut-être de langues primitives ont disparu. Mais aujourd'hui encore nos langues sont très imparfaites, et c'est là un

c'est évident

grand empêchement pour l'esprit, un grand obstacle pour se faire entendre. Le destin de l'humanité dépend donc du perfectionnement futur du langage.

(81) ... *ne pas être philosophiquement soulevée.* — « Le mystère de l'être, écrivit l'auteur de ce livre, il y a des années, sur l'album d'une personne de sa connaissance, se peut représenter par la figure d'un cercle. Sans fin ni cause, l'éternité roule sur elle-même; elle commence et cesse à chaque point de l'incommensurable univers. Mais l'esprit humain, habitué à voir tout ce qui existe obéir dans l'espace et dans le temps à la relation de cause à effet, frémit dès que, dans le champ de la méditation et de la connaissance, il s'écarte quelque peu de ces étroites limites, et recule encore bien plus devant cette solution si simple de la grande énigme du monde. »

Sans doute les philosophes spéculatifs, c'est-à-dire les métaphysiciens, n'accepteront pas plus cette solution si simple que la grande masse des ignorants ou des gens pris dans les filets étroits de la théologie; en effet, par elle tous leurs efforts pour découvrir les causes surnaturelles du monde et de l'ordre qui y règne, seraient annihilés, et leur commode manière de philosopher descendrait à n'être plus aux yeux de tout homme sensé qu'un pur combat de mots.

« Il est facile de comprendre, dit excellemment l'Anglais James Hunt, pourquoi tant de philosophes s'attachent encore à la philosophie pure pour résoudre le problème du monde. La raison en est que la méthode de cette philosophie est infiniment plus facile que celle qui consiste à observer immédiatement la nature, à rassembler péniblement des faits pour en tirer systématiquement et patiemment des conclusions; aussi y aura-t-il toujours des hommes pour préférer une philosophie basée sur une éloquente dialectique et sur des sophismes au labeur d'une méthode réellement scientifique. »

(82) ... *que jamais nous ne verrons clair dans l'essence des choses.* — Les bornes restreintes de notre connaissance physique, l'altération, les additions que les objets de nos études subissent de la part de nos organes physiques à l'aide desquels nous nous en rendons un compte sensible, sont le dernier refuge du spiritualisme philosophique, vaincu sur tous les autres points du champ de bataille par le matérialisme philosophique

ou réalisme. Solitaire et aigri, il espère, des rochers abandonnés où il s'est retiré, reconquérir plus tard le terrain perdu. Mais à cela il y a un obstacle, c'est que, pas plus que ses adversaires, il ne peut expliquer ce que sont les choses dites *en soi*, c'est-à-dire portées au delà des phénomènes. S'il se peut que les choses ou plutôt les mouvements matériels du monde extérieur reçoivent seulement de nos organes des sens les propriétés que nous leur attribuons; s'il se peut que le son, la couleur, l'odeur, même les sentiments de chaleur, de lumière, de saveur soient de simples produits de notre moi subjectif ajoutés au monde extérieur ou objectif; si ce monde extérieur dépouillé de ses additions ne semble plus être qu'un assemblage, une somme d'innombrables atomes ou particules matérielles se groupant par leurs vibrations opposées et confuses sous des formes et des rapports multiples; pourtant ces vibrations, ou les choses en général, n'en sont pas pour cela moins réelles, moins effectives, et, dans la forme de leurs claires représentations, elles constituent l'unique fondement de toute connaissance humaine. Déjà Locke, le célèbre fondateur du sensualisme, savait fort bien cela lorsqu'il attribuait à notre sensibilité spéciale une grande partie des propriétés des corps, et divisait ces propriétés en *primaires* et *secondaires*, plaçant dans la première catégorie l'étendue, l'impenétrabilité, la forme, le mouvement et le repos, le nombre; dans la seconde catégorie, la couleur, le son, la saveur, l'odeur, la dureté, la mollesse, l'aspérité des surfaces, etc. Même les philosophes matérialistes de l'antiquité, par exemple Épicure, distinguaient déjà entre les choses en elles-mêmes et leurs qualités sensibles ou la sensibilité des corps organiques animaux; mais ils ajoutaient que derrière les choses du monde des phénomènes il n'y a rien et qu'il ne faut même y rien chercher. C'est donc seulement par suite d'une lourde erreur, que l'on entend si souvent aujourd'hui vanter cette distinction comme une découverte toute neuve de la science (*in specie*, de la physiologie des organes des sens), quand il est vrai que la plus simple réflexion, nullement aidée par la science, avait déjà conduit à séparer notre sensibilité de l'influence qui la provoque.

On ne conçoit pas comment un penseur, d'ailleurs si péné-

trant, F.-A. Lange, dans son histoire bien connue du matérialisme (Iserlohn, 1866), a pu se laisser égarer sous ce rapport; comment il a pu s'armer aussi, de gaîté de cœur, contre le matérialisme, de la célèbre distinction kantienne entre la *chose en soi* et le *phénomène*; comment il a pu même se déclarer d'accord avec Kant au sujet de la maxime suivant laquelle *ce ne sont par nos idées qui se règlent d'après les objets, mais bien les objets qui se règlent d'après nos idées*. Il affirme simplement que le monde des sens est le produit de notre organisation. La conséquence d'une telle manière de voir serait la supposition folle que tout ce que nous connaissons est une simple illusion des sens, supposition qui met à néant non seulement toute philosophie, mais toute connaissance en général. L'imperfection même et les bornes de nos moyens de connaître par les sens (bornes suffisamment constatées, puisque nous manquons même d'organe de perception immédiate pour quantité de mouvements se produisant dans la nature, ce en quoi nous sommes sûrement inférieurs à beaucoup d'animaux) ne suffit pas pour donner une base scientifique à la doctrine kantienne purement spéculative. La « chose en soi » de Kant est un pur non-sens : c'est, logiquement et empiriquement, une chimère sans connexion imaginable avec nos notions tirées de la connaissance par le moyen des sens. Une chose *en soi* est donc par cela même inintelligible, car toutes les choses sont essentiellement unies et n'ont pas de sens en dehors de leurs relations réciproques. Si même il y avait une chose *en soi*, elle serait absolument impossible à concevoir et à connaître et par conséquent absolument sans valeur dans la vie pratique et dans la vie de la pensée. Pourtant nous estimons en général d'autant plus les choses que nous y constatons plus de rapports entre elles et avec d'autres objets! Mais les qualités, les propriétés même qui revêtent les choses dans la trame de nos organes et de nos appareils de perception, tout ce que les philosophes appellent ordinairement « phénomène » par opposition avec la « chose en soi », tout cela n'en est pas moins réel et répond cependant à des états tout à fait déterminés et réels aussi, c'est-à-dire à des mouvements du monde extérieur. Si donc Lange appelle le monde des sens « un produit de notre organisation », cette opinion ne s'appuie que sur une conception imparfaite

des rapports réellement existants, et sur la confusion artificielle d'un état de choses très simple en lui-même. Si les sens nous procurent quelquefois une illusion, comme cela arrive par exemple pour le mouvement des corps célestes, nous pouvons corriger cette erreur à l'aide de la réflexion, c'est-à-dire en lui appliquant les lois naturelles, dont nous devons la connaissance aux sens, puisque cette connaissance découle des impressions sensuelles. *Le pouvoir décevant* des apparences sensuelles dans *des cas isolés* a donc pour fondement leur fidélité en général. — L'auteur se réserve d'ailleurs de traiter en détail, plus tard et à une place plus convenable, l'importante question effleurée seulement ici. En attendant, il recommande à MM. les philosophes par métier, qui croient encore à « la chose en soi » et, sans une ombre de fondement, la tiennent pour le fait suprême, de vouloir bien mettre en musique le lied suivant et de le faire chanter dans leurs réunions au lieu du *bénédicté* et des *grâces* de MM. les théologiens :

O chose en soi, je t'aimerais,
Si seulement je te voyais !
Quel peut bien être ton visage ?
Est-il gai, vif ou languissant ?
As-tu le regard séduisant ?
Tout au moins apprends-nous ton âge.

Car, pour t'adorer, chose en soi,
Pour être à jamais tout à toi,
Pour te vouer son existence,
Il ne manque que de pouvoir
Un seul instant t'apercevoir.
D'où vient ton éternelle absence ?

Quand chacun te cherche, pourquoi
Te cacher ainsi, chose en soi,
Chose en soi, que l'on veut connaître,
Chose en soi, que l'on veut aimer,
Chose en soi qui, pour nous charmer,
A nos yeux n'aurait qu'à paraître ?

Et pourtant je te jure ici,
O chose en soi, mon seul souci,
De te rester toujours fidèle.
Je n'ai jamais rien su de toi,
Mais je veux, douce chose en soi,
Chanter ta présence réelle ¹ !

1. La plaisante chanson de l'auteur ne pouvait guère se traduire en prose,

Le docteur G. Spicker (*Sur les rapports entre les sciences naturelles et la philosophie*, Berlin, 1874) fournit une excellente réfutation des raisonnements de Fange, qui sont pleins d'obscurités et de contradictions et flottent indécis entre l'empirisme et la spéculation, entre l'idéalisme de Berkeley-Kant et le matérialisme réaliste.

(83) ... *et celui de son espèce.* — Toute réponse tirée d'une autre manière d'envisager les choses et faite à la question si souvent agitée de la destinée de l'homme, c'est-à-dire au but de son existence, semble absurde ou insoutenable dès qu'on la rapproche des faits, des résultats réels de la vie et de l'histoire de chaque homme et du genre humain. Partout, dans tout état, à tout moment de l'être, l'existence est à elle-même son propre but ! L'homme n'existe pas pour se préparer un meilleur *au-delà*, selon le langage des théologiens, ou pour habiter et peupler la terre, selon le langage des téléologiens, ou bien pour réconcilier l'être et la pensée, Dieu et le monde, selon le langage des philosophes ; il existe pour exister ! On pourrait ajouter « pour trouver bonheur et bien-être », si au milieu de la masse de misère et d'horreurs qu'entraîne la lutte pour vivre et posséder les biens de la terre, ce but ne disparaissait trop souvent. Seulement la libre indépendance en harmonie avec le bien général qui est réservé à l'homme dans l'avenir, le rendra le créateur de son propre bonheur.

En attendant, cessez de le leurrer par la trompeuse fantasmagorie d'un état invisible, impossible à atteindre, qui en vérité serait réellement atteint et conquis depuis longtemps ; vous le détournez ainsi du souci de son bien-être et de celui de sa race ! Pour trouver la réelle destinée de l'homme, il faut donc abandonner l'idée générale que renferme en soi le mot « destinée », car ce mot suppose l'existence non démontrée de quelqu'un qui destine ; il faut chercher le but de son existence en soi-même et aussi dans les rapports particuliers avec le milieu ambiant. C'est tout à fait ainsi que l'être en général ne peut se concevoir avec un but quelconque en dehors de lui ; il ne peut vouloir que pour lui-même, et par conséquent à chaque

ou du moins elle perdait ainsi tout son sel. Un écrivain bien connu, M. Eugène Noël (de Rouen), a bien voulu nous donner en jolis vers très français l'équivalent du lied allemand. (*Note du traducteur.*)

instant il accomplit sa destinée et atteint son but. Nous supposons, bien entendu, que l'on cherche à appliquer l'idée généralement antiphilosophique par essence de *destinée* ou de *but*.

(84) ... *ces obstacles ne le peuvent plus guère incommoder.*
— Sur la grande voie ferrée du Pacifique, l'homme traverse aujourd'hui en quelques jours, dans sa plus grande largeur, un immense continent ; dans ce trajet, il est environné de toutes les commodités d'un luxe recherché ; il n'éprouve pas la moindre fatigue, en courant tantôt dans des prairies sans fin, tantôt au milieu de montagnes neigeuses et d'effrayants précipices, qui autrefois arrêtaient pendant des mois entiers de malheureux voyageurs en leur coûtant la vie ou la santé. Encore sait-il que, au moment de son départ, son arrivée à sa destination, qui aura lieu une semaine plus tard, a été signalée par le télégraphe de la voie et annoncée, pour un jour fixe, dans les journaux du pays.

(85) ... *l'imagination et l'amour des hypothèses ont pu amplement se donner carrière.* — A en croire l'Anglais J.-W. Jackson (voy. *Anthropological Review*, 1868), l'homme actuel serait, d'après la théorie de l'évolution, seulement le point de départ d'un nouvel ordre zoologique, c'est-à-dire le type d'un mammifère bipède et biman (*?*). Plus tard il se couvrira de poils et de plumes, se divisera en nombre d'espèces et de genres divers, et, arrivé à son point de perfection, il habitera seulement les soleils, dont les planètes ne sont que les simples embryons. Par sa nature morale, l'homme ne remplit pas encore les vues de la Divinité, il n'est qu'à l'état d'ébauche. « Il y a de la méthode dans cette folie ! » dit Polonius dans l'*Hamlet* de Shakespeare.

(86) ... *et l'expérience nous apprend qu'il en a déjà été ainsi dans le passé.* — Le développement plus considérable du cerveau et son perfectionnement grandissant, chez les races humaines supérieures, avec les progrès de la civilisation, sont des faits aussi bien établis que l'échelle de perfection graduée du cerveau et de ses diverses parties chez la série des vertébrés. Cela est surtout vrai pour la région cérébrale antérieure ou frontale, tandis que les régions postérieures semblent s'aplatir au fur et à mesure des progrès de la civilisation ; par conséquent, une sorte de redressement de l'ensemble du cerveau coïncidant avec un *élargissement* des parties situées au mi-

lieu et à la base, tels paraissent être les signes principaux du perfectionnement cérébral, surtout quand il est dû à la civilisation. Ce ne sont là d'ailleurs que des signes accessoires, très grossiers, tirés seulement de la grandeur et de la forme extérieure; car le perfectionnement interne de la structure, de la texture, de la forme de chaque partie, etc., échappe ordinairement à l'œil de l'anatomiste. Mais c'est là, ainsi que dans le perfectionnement du fonctionnement de l'organe cérébral, que se trouve la cause principale de sa supériorité relative et de la continuation future de son développement. C'est donc seulement par pauvreté de jugement et de connaissances que, dans beaucoup d'écrits dirigés contre la théorie du progrès et surtout contre les conséquences qu'en a déduites K. Vogt relativement au développement futur du genre humain, on a prétendu que la suite nécessaire de ce développement, conformément au Darwinisme, serait un accroissement difforme et nuisible du cerveau et du crâne, c'est-à-dire une macrocéphalie pathologique. Même avec la capacité actuelle du crâne humain, dont la croissance est d'ailleurs subordonnée au type et à des lois déterminées de réciprocité avec les autres parties et les autres organes du corps, il y a possibilité d'un plus grand perfectionnement de l'organe de la pensée dans ses détails les plus délicats, et cette possibilité est telle, qu'elle peut suffire à des milliers d'années et à un énorme progrès de la civilisation. Mais il ne faut pas oublier que déjà l'organe cérébral, avec sa forme et sa texture actuelle, peut, par l'usage, par l'exercice, atteindre à un perfectionnement fonctionnel qui est, on le sait, le partage d'un très petit nombre d'hommes. C'est un fait suffisamment connu des physiologistes, que la structure et la fonction d'un organe ne sont pas toujours dans un rapport rigoureux et que le contraire arrive souvent. Ainsi la main, qui chez les animaux les plus voisins de l'homme sert seulement comme organe de préhension et de mouvement, quoique sa forme diffère peu de celle de la main humaine; cette main, qui chez l'homme primitif servait seulement aux plus simples usages, peut acquérir, chez l'homme des civilisations supérieures, une perfection et une dextérité presque merveilleuses. De même le cerveau humain devient par l'exercice et la civilisation, par exemple chez les savants, capable de fonctions qui semblent incompréhens-

sibles à l'homme simple et illettré. Si l'on ajoute qu'un cerveau ainsi perfectionné ou exercé peut, dans des circonstances favorables et conformément aux lois de l'hérédité, transmettre ses aptitudes acquises à sa postérité, on comprendra facilement qu'il y a là un élément matériel suffisant pour un progrès intellectuel illimité, sans que pour cela l'organe de la pensée doive se tuméfier au point d'atteindre un volume matériel incompatible avec les lois qui règlent sa forme générale. Enfin n'oublions pas que le cerveau de l'homme instruit s'assimile aujourd'hui avec relativement peu de peine et dans un temps très court toute une série de notions, d'idées, de connaissances dont l'acquisition a épuisé les forces intellectuelles de nombre de générations humaines. Pourtant les richesses de la civilisation actuelle, aussi bien que les richesses matérielles de l'humanité, sont le résultat de la vie et de l'activité de l'humanité tout entière pendant des centaines et des milliers d'années! — Le fait que tout homme, apparaissant dans la vie, recueille ce précieux héritage sans plus de peine et continue à travailler en s'appuyant sur ce sol solide, donne surtout à l'homme, doué d'ailleurs d'une organisation plus parfaite, son énorme supériorité sur l'animal. Corporellement, en effet, l'homme n'est qu'un singe ennobli, plus parfaitement organisé; intellectuellement, il est devenu, par le graduel développement de ses forces et de ses aptitudes, un demi-dieu en comparaison de l'animal!

(87) ... *la vie morale a été le théâtre d'autant d'horreurs, de cruautés sans nombre qu'autrefois la vie physique.* — F.-A. Lange (*la Question du travail*, 1865) a ajouté à la lutte sociale pour vivre, la lutte pour obtenir la meilleure place. La loi fondamentale de cette lutte est d'ailleurs identique à celle de la lutte pour vivre, car la tendance et l'aptitude à occuper les meilleures places se sont répandues dans les masses, bien qu'elles soient, le plus souvent, destinées à avorter. Écartez ou allégez le poids que la lutte pour vivre fait peser sur les forces grandissantes, aussitôt jailliront avec une abondance inouïe les formes, les travaux d'ordre supérieur; augmentez la pression, aussitôt les talents les plus brillants s'étioleront et sans doute en ayant le sentiment navrant de leur étiolement. Croire que tout talent, tout génie se fraye quand même une route, n'est qu'une erreur invétérée.

On oublie de porter en ligne de compte l'influence d'une position élevée sur le développement des aptitudes et on prise au-dessus de leur valeur, au point de vue de l'utilité générale, les travaux de ceux que le hasard a élevés. Pour réformer ce fâcheux état de choses, il faut adoucir le plus possible la guerre pour l'existence à l'aide d'institutions qui garantissent à tout talent naissant l'espace et la possibilité de se développer, *qui empêchent aussi qu'à l'avenir le bien de tant de millions d'hommes soit encore sacrifié à la splendeur du petit nombre!* C'est dans la plus grande égalisation possible des moyens à l'aide desquels l'individu soutient sa lutte pour vivre, que consiste le problème de tout l'avenir du genre humain.

(88) ... *la plus grande somme possible d'indépendance laissée aux individus et groupes d'individus composant l'État.* — Comme l'a fort bien démontré le professeur E. Hæckel dans un excellent traité sur la division du travail, etc. (Berlin, 1869), le principe de la division du travail est répandu par tout le monde organique, et s'exerce non seulement dans la distribution de chaque organisme, mais aussi dans les relations sociales et politiques de chaque espèce animale. Pour Hæckel, la vie est simplement le résultat mécanique total des fonctions des divers organes séparés par la division du travail, et de leur côté ces organes sont dérivés de formes plus simples, entièrement simples, qu'on nomme formes primitives et fondamentales, grâce aux progrès de la division du travail. La forme la plus simple ou la forme primitive de la vie organique est la cellule, c'est l'individu organique le plus petit, c'est-à-dire l'organisme élémentaire composant tous les organes simples ou complexes : « L'apparente unité de tout organisme polycellulaire est, tout aussi bien que l'unité politique de tout État humain, le résultat général de l'union et de la division du travail de ces petits citoyens. » Dans les corps organisés, animaux ou végétaux, chaque cellule jouit donc jusqu'à un certain point d'une vie indépendante. Les cellules les mieux partagées, les mieux douées se chargent des plus hautes fonctions de la vie animale, comme la conscience de soi-même, la sensibilité, la pensée et la volonté.

La division du travail dans l'organisme est elle-même un produit de la lutte pour vivre dans le cours de tant de millions

d'années, sous l'influence des milieux extérieurs, et elle dérive du principe de la mutabilité et de l'hérédité.

(89) ... *si tant d'hommes ne travaillaient pas pour un seul ou pour quelques-uns.* — Si la maxime « qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger » doit certainement être considérée comme très juste, l'expérience nous apprend pourtant que beaucoup mangent, qui ne travaillent pas et même n'ont jamais travaillé; d'où ressort l'incontestable conséquence que ceux qui travaillent se fatiguent nécessairement, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour tout un troupeau d'êtres oisifs. Il doit donc sembler d'autant plus injuste que la part de bonheur échéant dans la vie à chacun soit d'ordinaire en raison inverse des efforts de l'individu pour soutenir son existence et celle des autres, tandis que les meilleures et plus grosses parts tombent habituellement en partage à ceux qui ont fait peu ou point d'efforts pour les gagner. Que l'on n'objecte pas que ces derniers vivent des efforts ou du mérite de leurs pères, car les choses absolument indispensables à la vie ne peuvent être créées d'avance, et quand elles sont une fois consommées, il est de toute nécessité que les contemporains les produisent à nouveau.

Ce que nous disons du travail corporel s'applique bien mieux encore au travail intellectuel, qui devient habituellement d'autant moins lucratif, qu'il se tourne davantage vers les problèmes humains les plus élevés, ayant de plus un caractère idéal. Les philosophes et les poètes sont des prolétaires-nés, à moins que par hasard le bonheur de posséder ne leur sourie dès le berceau et, même dans ce genre de labeur, le travail le plus pénible, le plus fatigant est ordinairement accompli par ceux qui sont les moins rétribués. C'est une triste consolation et par-dessus le marché une consolation sans fondement que de dire : la nécessité excite les grands esprits à enfanter des œuvres extraordinaires, tandis que la richesse et le bien-être les en détournent. Quiconque se laisse détourner de la production intellectuelle par la richesse et le bien-être, ne porte pas en lui la marque d'un esprit élevé et créateur, qui fait rayonner sur l'humanité le foyer qu'il porte en lui, suivant un besoin aussi impérieux que celui de manger, de boire et de dormir. Au contraire, la pauvreté, le dénûment rendent mélancolique, indolent, paresseux.

d'esprit ; par leur fait le pauvre manque des excitations internes et externes si absolument nécessaires au développement intellectuel, même pour le plus grand esprit. Bien plus, les loisirs indispensables aux poètes, aux philosophes, aux savants, manquent à ceux qu'écrasent le besoin et le souci de la vie ; aussi l'éparpillement de forces, qui en résulte, les empêche absolument ou ne leur permet que trop tard d'arriver à ce qui constitue et doit constituer, pour un esprit créateur, un excitant capital de progrès, je veux dire au succès. Naturellement, tant que les principes sociaux actuellement en vigueur régiront la lutte pour vivre, il ne faut même pas songer à améliorer cet état de choses, puisque l'on rémunère seulement les travaux intellectuels d'où résulte ou paraît résulter une utilité matérielle immédiate. Que cela ait pu peser et ait en effet pesé de la façon la plus pernicieuse sur notre littérature moderne, c'est un fait tellement connu qu'il suffit de le mentionner. Les travaux de détails exécutés à la manière des professeurs, les travaux hâtifs, la fabrique littéraire spéculant sur la bourse du lecteur, et comme conséquence la soumission servile au tour d'esprit ou au goût de ce lecteur : tels sont les caractères de notre littérature. Pendant ce temps, le bon sens et les vraies convictions philosophiques rencontrent partout les obstacles insurmontables que fournissent la bassesse, l'ignorance et la mauvaise volonté.))

(90) ... sans subir sur-le-champ les plus graves inconvénients personnels. — D'après Radenhausen (*Isis*, vol. IV), la méfiance, l'exploitation mutuelle, l'égoïsme sont les principes actuels de la société ; c'est une guerre de tous contre tous, où l'excitant principal est, non pas l'amour de l'humanité, mais un insatiable appétit de gain. Des centaines de milliers d'hommes périssent dans la luxure à côté des millions qui croupissent dans la misère. F.-A. Lange, qui, comme nous, regarde la lutte pour vivre comme l'excitant particulier du mouvement social, désigne aussi l'égoïsme comme étant la base principale de notre société (*Vues de J. St.-Mill sur la question sociale*, etc., 1866). Ce sont au contraire, d'après Lange, les principes de justice et de fraternité, jusqu'ici si fort ravalés politiquement et socialement, qui doivent tenir le premier rang. La morale doit pénétrer dans l'économie politique et faire ainsi disparaître cet odieux conflit entre la théorie

et la pratique, qui agite malheureusement notre société actuelle. Mais la morale elle-même doit, comme le sentait déjà A. Smith, être fondée sur la sympathie; le souci que l'individu prend de l'ensemble est la mesure de la moralité.

Déjà, dans la première édition de son livre, *Force et matière* (pages 256 et 257), l'auteur écrivait sur l'état actuel de notre société les passages suivants qui furent supprimés plus tard : « Enfin, que l'on examine d'un peu plus près la société humaine en elle-même et que l'on se demande si, oui ou non, elle agit conformément à des instincts moraux ! N'est-elle pas en réalité un *bellum omnium contra omnes* ? Une universelle course au clocher, où chacun cherche à devancer un autre et même à l'anéantir ? Ne pourrait-on pas la dépeindre à peu près comme Burmeister dépeint les Brésiliens : « Chacun fait tout ce qu'il croit pouvoir faire sans danger ; il trompe, lèse, fraude les autres et leur nuit autant que possible, bien convaincu que tout le monde en agirait de même avec lui. En général, on considère celui qui ne se conduit pas ainsi comme tropsot, trop niais pour le pouvoir faire, etc. Chacun agit conformément à sa nature ; obéissant à ses impulsions ou aux conditions externes de la vie, il fait ce qui lui paraît avantageux, convenable à son point de vue, ou pour atteindre son but, sans nullement s'inquiéter d'une morale sans promesses nettement définies. » « Tous les hommes sont athées dans la pratique. » (Feuerbach.) Habituellement on appelle un homme qui se soucie plus des autres que de lui-même, « un imbécile bonasse », suivant l'expression de Cotta, etc. »

(91) ... leur insuccès a été amené par des difficultés plutôt extérieures qu'intérieures. — M. Busch (*Voyage entre l'Hudson et le Mississipi*, Cotta, 1854) parle à la page 129 et suivantes de Watervliet, ville des Shakers, en Amérique. On y avait adopté le principe de la communauté des biens et de la liberté du travail (travail attrayant). La colonie était alors dans un état de haute prospérité. — L'Écossais Pohl fonda aussi en Amérique une colonie d'où toute contrainte avait été bannie et où chacun travaillait suivant son penchant et ses forces. L'idée lui en avait été suscitée par le spectacle d'une fabrique à lui appartenant en Écosse et où il élevait des enfants pauvres. D'ailleurs la colonie, qui avait même adopté le principe de la

avant la
République
actualisée,
le porteur
général

communauté des femmes, ne réussit pas. La plus célèbre des nombreuses sociétés instituées d'après les principes communistes est le grand phalanstère de New-Jersey en Amérique, qui ne se dispersa qu'après une durée de treize années de prospérité. Une active philanthropie était le principe directeur de cette société. Le sol était commun à tous ; on habitait et on mangeait aussi en commun. Chacun travaillait comme il l'entendait ; le travail était évalué et inscrit pour une certaine somme à l'actif de chacun. Toutes les semaines on relevait le compte et l'on établissait le droit et avoir de chacun proportionnellement à son travail et à sa contribution légitime à l'entretien de la société. Point de religion, point d'église, mais de bonnes écoles. Les femmes avaient entièrement les mêmes droits que les hommes, même le droit de suffrage ; un comité choisi dirigeait l'association et statuait sur l'admission des nouveaux membres, qui étaient soumis à une année d'épreuve. — Deux circonstances ruinèrent l'entreprise : la première fut que beaucoup de gens profitaient de l'administration peu coûteuse du phalanstère uniquement pour éviter l'emploi de leurs capitaux ; la seconde fut que les capitalistes, *étrangers à la société*, qui avaient prêté l'argent pour l'achat du sol, préférèrent reprendre ce sol bien situé, bien cultivé, et le vendre à haut prix. Voici quelles associations communistes existent encore maintenant en Amérique : les Amanites ou les Inspirés en Jowa ; la société *Harmonie à Economy* en Pennsylvanie ; les Shakers répandus dans divers États ; la communauté d'Oneida dans l'État de New-York ; les Icariens en Jowa, etc. La liberté individuelle, un labeur modéré, un entretien abondant, un âge garanti de la misère — ce sont là les avantages qui distinguent les membres de ces communautés du travailleur ordinaire suivant les témoins oculaires.

Même dans la prosaïque Terre du Milieu, en Chine, le communisme a pris racine. En effet, il y a là, depuis le commencement de ce siècle, une société commune, appelée Thianti-hoei (c'est-à-dire Union du ciel et de la terre), qui s'est étendue de Canton à Malacca, à Java, dans l'archipel Indien ; elle se révéla en 1824 et elle attira l'attention par une émeute à Malacca en 1826. Les adhérents de cette secte entendent venir à bout de l'effrayant contraste entre la pauvreté et la richesse ; ils partent

de ce principe que tous les hommes ont un droit égal à la possession de la terre et des biens terrestres. Ils ont adopté les purs préceptes d'amour fraternel, de bienveillance pratique et s'efforcent d'affranchir l'homme de la misère et de l'oppression. (Voy. Milne, *Transactions of the Ass. Soc.*, 1827, tome I, et *Thianti-hoei, Histoire de la fraternité du ciel et de la terre, de la propagande communiste en Chine*, Berlin, 1852.)

Que la communauté des biens ait été un principe reconnu et pratiqué par nombre de sectes religieuses antiques et modernes à des degrés divers, c'est là un fait historiquement connu. Citons parmi les sectes judaïques les Esséniens, parmi les communautés chrétiennes, les Albigeois, les Vaudois, les frères de Bohême, les frères Moraves, etc. On sait aussi que la constitution de la commune russe repose sur le principe d'un certain communisme, appliqué seulement aux terres, qui sont partagées et repartagées périodiquement entre les paysans du même village. Le même principe se répand de là sur les terrains des grossières hordes de l'Asie septentrionale. On dit que l'assistance mutuelle et l'honnêteté parmi les paysans russes sont fortement favorisées par cette institution; les avantages qui en résultent sont tels, que le comte Cavour disait un jour à un diplomate russe : « Ce qui un jour fera de votre pays le maître d'Europe, ce n'est pas votre force armée, mais votre constitution villageoise. »

D'après E.-B. Tylor (*Histoire du développement de la société*), le communisme est assez fréquent chez les races d'une culture inférieure; la famille des sauvages est le point de départ naturel de la commune socialiste. Diodore de Sicile raconte du peuple des *Vaccaeï* (Basques?) qu'ils partageaient tous les ans leurs terres, et que chacun recevait sa part de la moisson faite en commun. Celui qui voulait s'approprier quelque chose était puni de mort. En Serbie et en Croatie, plusieurs villages ont conservé cette coutume; le sol est cultivé en commun et la récolte est partagée à titre égal. M. Laveley dans son excellent ouvrage, *De la propriété et de ses formes primitives*, pense que la propriété en commun représente le degré primitif de la notion de la propriété en général. L'hérédité testamentaire ne repose sur aucun droit naturel; c'est une invention postérieure, probablement d'origine romaine. Suivant cet auteur, la propriété est en effet

Jonke Christi
terouaba!!!
de la sua
doctrina

un élément indispensable de la civilisation, et toute société doit s'organiser de manière à la rendre accessible à chaque individu, ce qui ne peut s'effectuer que par un grand développement donné à la propriété collective de la commune. Le sol en particulier doit devenir une propriété commune.

(92) ... *les avantages de la communauté des biens promettent d'être tout à fait extraordinaires.* — Radenhausen, dans son *Isis* (vol. IV, p. 405 ss.), discute très bien les avantages économiques et autres de la communauté des biens. La méfiance, la folle recherche d'un gain trompeur, l'exploitation, l'égoïsme, etc., qui forment aujourd'hui le fond du commerce, disparaîtraient; au contraire, la confiance, la civilisation, la dignité, la valeur morale, etc., grandiraient d'autant. « Tandis qu'aujourd'hui beaucoup de gens, justement de ceux qui occupent les positions dominantes, cherchent à entraver la civilisation et visent seulement à leur utilité particulière; la communauté, au contraire, s'efforcera de faire progresser cette civilisation dans son propre intérêt, puisque l'individu lui deviendrait d'autant plus utile. »

L'effort vers le plaisir s'ennoblirait; le maintien de l'existence serait beaucoup plus facile, puisque les communautés peuvent toujours vivre à moins de frais que l'individu; le travail deviendrait par l'activité commune plus facile, plus agréable, plus sain, profitable; l'esclavage financier des petits métiers cesserait, la vieillesse et la maladie ne préjudicieraient pas plus à l'existence matérielle de l'individu qu'une oisiveté passagère; les connaissances, l'habileté de l'individu ne s'anéantiraient pas à sa mort, mais profiteraient à la communauté et aux successeurs; l'amour du travail même croîtrait extraordinairement; car il n'y aurait plus un simple travail salarié, mais un travail utile à tous, etc.

Le passage même de la vie individuelle à la vie commune n'est pas aussi glissant qu'il paraît l'être; car notre vie actuelle incline déjà plus qu'on ne le pense habituellement vers la communauté. D'incalculables épargnes directes ou indirectes se feraient du côté des institutions politiques, actuellement si coûteuses, et aussi du côté des mesures multiples prises dans le but de sauvegarder la propriété privée; en même temps cesseraient les dommages si nombreux qu'enfante le troupeau des

dirigés
individuels
devenir de
reciprocalité

Vendable les
associés
duos doso

mauvais instincts : l'avarice, la cupidité, la haine, l'envie, la vengeance, la calomnie, l'insensibilité, etc., car ce sont là des défauts plus funestes à l'humanité que la peste elle-même. La valeur de l'homme, jusqu'ici méconnue ou mal appréciée, apparaîtrait dans sa réalité, et un homme libre ne serait plus prisé moins haut qu'un cochon de lait, un agneau, ou un fils d'esclave, comme cela a eu lieu jusqu'ici.

(93) ... *la révolution sociale serait depuis bien longtemps réalisée.* — Que les classes qui possèdent, mues par des intérêts personnels, par le souci de leur position, redoutent et exècrent la révolution sociale, cela se conçoit et se pardonne, quoique les imaginations que l'on se forge au sujet de telles révolutions et de leurs conséquences, soient ordinairement plus effrayantes que la réalité même. Alors il est inconcevable et impardonnable que ces classes craignent et repoussent, tout autant que la révolution sociale elle-même, tout projet tendant à donner au malaise social une solution pacifique et à parvenir par une réforme graduelle à un meilleur état de choses. Plus on veut méconnaître le mouvement social, plus on se refuse à le regarder en face ; plus il grandit en silence, et moins il devient possible, en fin de compte, d'éviter une solution violente. Au lieu de poursuivre haineusement et calomnieusement ceux qui mettent en lumière le malaise social et projettent de le guérir, il faudrait leur en être reconnaissant et les écouter avec un calme raisonnable. Mais la classe de ceux qui possèdent aujourd'hui et concentrent entre leurs mains la plus grande partie de l'influence politique, c'est-à-dire la *bourgeoisie*, manque encore de tout ce qui serait nécessaire pour cela et surtout d'instruction. Ses membres, qui se sont élevés des couches inférieures de la société et sont lentement parvenus à la fortune et à l'influence, le plus souvent pour leur propre surprise, grâce au prodigieux essor de l'industrie, du commerce, des affaires, ne connaissent rien de plus noble que de conserver cette situation et leur bien-être matériel ; aussi méprisent-ils toutes les théories qui leur sont contraires comme des rêveries impraticables et de l'idéologie creuse. Les mots « argent », « crédit », « parlement », « libéral », « responsabilité ministérielle », etc., forment tout le répertoire de leurs idées sociales et politiques, et tout au plus vont-ils jusqu'au « libre chemin pour tous », considéré par

eux comme le *nec plus ultra* du libéralisme, c'est-à-dire jusqu'à vouloir bien écarter tous les obstacles originaires du moyen âge qui obstruent encore aujourd'hui la voie devant le libre travail. Ils ne songent sûrement pas que ce n'est pas un libre chemin, celui-là où les meilleures places sont prises d'avance et où les piétons peuvent à peine se frayer passage, au risque d'être écrasés entre les roues de ceux qui roulent en carrosse ; ils oublient qu'il ne saurait être question de la liberté du travail, tant que ce travail sera tributaire du capital privé ou de la propriété particulière. En réalité, tout est aujourd'hui comme autrefois, à l'époque où le seigneur faisait travailler ses serfs pour lui ; il y a eu seulement un changement de rôles, et la pression morale, exercée sur le travailleur par la propriété et le capital actuel, est souvent plus dure que l'ancien joug physique. Que tout cela ne puisse durer, cela est clair, et il dépendra du plus ou moins d'intelligence de notre bourgeoisie actuelle, c'est-à-dire de la portion émancipée de nos concitoyens, que nous ayons ou une révolution sociale avec ses conséquences horribles et incalculables, ou seulement une réforme pacifique et graduelle.

(94) ... *la propriété du fonds, du sol, qui, en bonne justice, appartient à tous.* — Il va sans dire qu'il ne saurait être question d'une expropriation formelle, c'est-à-dire d'une expulsion des propriétaires fonciers au profit de l'État, mais bien d'un rachat, moyennant un prix modéré fixé après évaluation. Cette évaluation devrait, pour les petits biens, les petits morceaux de terre, par exemple ceux qui forment l'unique propriété d'un homme ou d'une famille, équivaloir à la valeur réelle ; tandis que les grands biens complexes, les seigneuries terriennes, etc., devraient subir une certaine réduction. Beaucoup de titres de la propriété foncière privée, et justement les plus importants, relatifs à des biens qui ordinairement étaient communs dans le principe, se targuent de n'être pas du tout le produit d'une industrie honnête, mais de provenir des époques de conquête, de féodalité, de domination violente, et le retour de ces biens à la propriété commune pourraient soulever fort peu de scrupules légitimes. Néanmoins, comme les enquêtes sur la justice et la légitimité des titres consacrés par le temps seraient impossibles, comme il ne faut pas rendre les descendants responsables des fautes de leurs ancêtres, personne ne devrait être lésé dans ses

droits, et une indemnité convenable serait la condition du retour des biens à l'État.

D'ailleurs, en dehors même de tout principe social, de tout scrupule de justice, ce retour de la propriété foncière à l'État est une nécessité économique ; elle est par conséquent inévitable avec le temps, quelque résistance qu'on y fasse. Car plus la population s'accroît, plus il devient nécessaire d'exploiter le fonds, le sol jusqu'à l'extrême limite de sa faculté de rendement, tant au point de vue de la quantité qu'à celui de la qualité des produits. On ne peut donc plus permettre au possesseur d'une parcelle foncière de ne pas l'exploiter ou de l'exploiter comme bon lui semble. L'intérêt général prescrit d'arracher à cette parcelle tout ce qu'il est possible d'en retirer. Mais ce résultat ne peut s'obtenir que par la grande exploitation basée sur les principes de l'agriculture scientifique ; il faut que chaque coin de terre soit cultivé conformément à sa position, à sa nature ; or le propriétaire privé procède tout à fait capricieusement, souvent très irrationnellement ; du moins il le peut faire. C'est ainsi qu'en Angleterre de grandes surfaces cultivables sont ou bien laissées incultes par leurs propriétaires, ou bien transformées en pâturages, en parcs, en hippodromes, en jardins seigneuriaux, destinés à servir pour l'agrément individuel, mais pas du tout pour l'utilité générale¹. Il en est de même partout, quoique à un degré moindre qu'en Angleterre. — Faut-il que l'État ou la communauté entreprennent l'administration du sol ? L'État doit-il, moyennant certaines garanties, certains règlements, faire bail avec les sociétés agricoles, les communes et même des particuliers ? Ce sont là des questions d'importance secondaire, qui vraisemblablement seront tranchées de diverses manières, suivant les divers lieux et l'état particulier des divers pays.

La question du sol est, on le sait, devenue très pressante dans le pays de la liberté politique, en Angleterre, à cause des conditions particulières auxquelles la propriété foncière y est soumise, et l'agitation pour obtenir la communauté de la propriété

1. Le duc de Southerland possède, à lui seul, le quinzième de la superficie totale de l'Écosse (= 1 — 1 1/2 millions acres), dont pas une parcelle ne peut être vendue. Les revenus montent à environ 1 schilling par acre ; exploités en détail, ces immenses terrains rapporteraient quarante fois autant. Les lords anglais préfèrent les pâturages, les terrains de chasse, les énormes parcs, aux champs cultivés.

du sol ou du moins une réforme radicale des conditions actuelles de cette propriété, a commencé et recruté beaucoup d'adhérents. D'après Radenhausen (*Isis*, vol. III, p. 354), l'esclavage terrien est devenu en Angleterre un des principaux moyens à l'aide desquels la haute noblesse s'enrichit démesurément, tandis que, d'autre part, il en résulte les plus sérieux obstacles aux améliorations agricoles nécessaires.

Le loyer du sol est surtout excessivement injuste, quand il provient d'un simple accroissement de la population et de l'élévation graduelle du prix du sol, qui en est la conséquence. Cela est surtout frappant au milieu et dans le voisinage des grandes villes en voie d'accroissement; là bien souvent des morceaux de terre qui auparavant étaient presque sans valeur, deviennent en fort peu de temps de vraies mines d'or. Évidemment un tel accroissement de revenu ou de propriété se produit sans aucune participation de l'individu propriétaire, uniquement par suite du travail et de l'activité de la communauté, et pourtant cette communauté abandonne ce résultat de son travail, sans en rien distraire, au propriétaire privé. Dans ce cas, la collectivité pourrait déjà, sans recourir à la communauté du sol, participer au moins par le moyen d'un impôt à un bénéfice qui est son ouvrage.

(95) ... *par la limitation graduelle et progressive en faveur de la collectivité du droit d'héritage de la propriété privée.* — Ce projet diffère beaucoup d'une totale abolition du droit d'héritage, qui a aussi été proposée. L'abolition bouleversait si profondément toutes les conditions sociales, que, pour l'établir immédiatement, il n'y aurait d'autre moyen que la violence sans limites. Les réformes sociales ne peuvent s'effectuer brusquement, comme les réformes politiques; car leur accomplissement suppose un certain accord de l'opinion publique, c'est-à-dire des classes sociales. A cet égard, le projet de limiter le droit d'héritage se recommande particulièrement à l'attention; en effet, grâce à lui, on peut passer tout à fait graduellement de l'état social actuel à un meilleur, sans que personne éprouve, sa vie durant, une gêne ou un dommage quelconque dans sa propriété; en outre, cette mesure est susceptible d'une application graduée et de plus en plus efficace suivant les besoins et les circonstances. En principe, la limitation du droit d'héritage est

depuis longtemps adoptée dans tous les pays, sous la forme des *droits de succession*; et en réalité il est impossible de rêver un impôt plus juste et moins onéreux, surtout quand il s'agit d'héritages indirects. En effet, l'individu n'a pu acquérir ce qu'il possède que grâce à l'aide de la collectivité ou de la communauté; quoi donc de plus juste, de plus équitable que de laisser à cette communauté une portion du bien acquis, qui ne peut plus servir à rien? A coup sûr, les legs capricieux ou ridicules (par exemple celui d'un riche Anglais, léguant toute sa fortune à une dame, qui lui était entièrement étrangère, en considération de son beau nez) ou bien encore les legs faits à des collatéraux très éloignés et nullement pauvres, ne devraient plus être tolérés. La formation par de perpétuels héritages d'énormes fortunes privées, constituant un État dans l'État, un pouvoir financier au sein d'un pouvoir politique qui garantit aux possesseurs de telles fortunes et à leurs familles une influence monstrueuse et préjudiciable à la prospérité de la communauté, constitue également un abus qu'on ne saurait abolir trop tôt. A l'ancienne aristocratie de naissance s'est substituée peu à peu une aristocratie d'argent opposée autant, sinon plus que l'autre, aux principes démocratiques et au bon sens, qui empiétera de plus en plus si on ne lui oppose pas une digue. On objectera sans doute que, par l'hérédité, les grandes fortunes s'éparpillent ordinairement en se divisant entre plusieurs branches. Néanmoins, l'expérience nous apprend que la grande richesse demeure habituellement dans certaines familles, attendu que les riches ordinairement se marient entre eux. D'autre part, bien souvent de grandes fortunes s'accumulent par héritage sur une seule tête, et alors beaucoup de sources affluent sur un même point. Les futurs héritiers d'une grande fortune sont ordinairement considérés avec de tout autres yeux que les mortels ordinaires; on les regarde presque comme des êtres d'une espèce supérieure; ils ont le privilège de pouvoir être stupides, gâtés, grossiers, fâts, même absolument dépourvus de culture, sans que cela nuise beaucoup à leur considération. Ne sait-on pas en effet que certainement ils compenseront tous ces défauts par leur richesse et qu'ils occuperont quand même une position élevée et influente dans la société? Aussi n'ont-ils guère coutume de beaucoup apprendre, de beaucoup travailler, de s'acquitter bien exactement

xx que
durant
de la

certe

de leurs autres devoirs envers la société ; ne sont-ils pas sûrs ordinairement, sans se donner tant de peine, de toucher leur gros lot ?

Enfin, il faut encore faire remarquer que la négation du droit de propriété et d'hérédité n'est pas une invention exclusive des temps modernes et des « affreux communistes », mais que cette négation est déjà vieille de plusieurs milliers d'années et que, dans les temps les plus divers, des hommes de raison et de bon sens ont projeté ou exécuté des mesures qui y tendaient. Que l'on consulte à ce sujet Radenhausen (*Isis*, vol. III, page 376 et suivantes) ; on trouvera que des empiétements légaux sur les droits de propriété et d'hérédité ont été effectués à diverses époques. Que l'on n'oublie pas en effet que déjà, dans l'État, la commune, la famille, les tribunaux, les associations, etc., nous possédons un nombre infini d'institutions communistes, toutes bonnes à supprimer, si la théorie des hommes de Manchester est juste et s'il faut uniquement s'en reposer sur l'initiative privée qui est presque toujours insuffisante.

(96) ... *contre ces entreprises industrielles et leurs conséquences vraiment fort tristes.* — L'abandon des familles incapables de gagner leur vie et uniquement confiées à la bienfaisance publique, par suite de la mort, de la vieillesse ou de la maladie de ceux qui les soutenaient, est un des maux les plus criants et les plus repoussants de notre état social. Sans doute, nous ne l'ignorons pas, on remédie autant que possible à ce genre d'infortune par des moyens privés et publics. Les moyens privés sont les fonds de pension, les caisses de la vieillesse, les caisses mortuaires, celles contre la maladie, les nombreux établissements d'assurance sur la vie ; les moyens publics sont les établissements publics de bienfaisance. Mais quiconque a quelque connaissance, quelque expérience de ces choses, sait combien tous ces expédients sont défectueux et insuffisants, quel germe de ruine ils portent en eux et quelle est leur impuissance ordinaire, précisément dans les cas les plus graves. Le but serait bien mieux atteint, si l'État, c'est-à-dire la collectivité, se chargeait de ce soin, qui lui incombe naturellement, en formant une sorte de grande société d'assurance mutuelle pourvoyant au dénûment absolu et non mérité. La contribution de chacun aux charges publiques, c'est-à-dire l'impôt, devrait

certo

ce os commu
tes entre
mbs quibus
fir opaculo
liberalismo

est nota est de loca no titolo

justissimo

être déterminée à l'avance de façon à pouvoir couvrir ces dépenses, et d'ailleurs la répartition obligatoire de cet impôt entre tous, proportionnée aux forces et au revenu de chacun, rendrait vraisemblablement la surcharge fort légère. Une association basée sur des principes humains ne peut souffrir que ceux que l'on appelle les *invalides du travail*, une fois devenus vieux ou malades, succombent aux privations ou même meurent de faim après avoir consacré leur vie et toutes leurs forces au service de la société et au but qu'elle veut atteindre; elle ne saurait tolérer non plus que leur famille impropre au travail, c'est-à-dire les femmes et les enfants, tombent dans les bras d'une Misère sans pitié. Les institutions actuelles en faveur des pauvres, les impôts pour les pauvres, etc., n'atteignent ordinairement que fort imparfaitement le but qu'on se propose; très souvent ils sont plus propres à nourrir la débauche et la paresse et à entretenir la mendicité, qu'à remédier à la pauvreté réelle et imméritée. Ces palliatifs ne peuvent même empêcher que, presque tous les jours, au sein d'une société ivre de superflu, se produisent les faits les plus horribles, les plus navrants, causés par la misère sociale, la mort par une lente inanition, le suicide par désespoir, etc.

(97) ... *contre ces entreprises industrielles et leurs conséquences vraiment fort tristes parfois.* — Les entreprises industrielles, dit J.-G. Eccarius, dans sa *Réfutation des doctrines d'économie politique de J. St. Mill* (Berlin, 1869), font naître, même dans les circonstances les plus favorables, une guerre sociale sans trêve, et le besoin de perfectionner les instruments de production donne à cette lutte des proportions effrayantes. C'est une bataille terrible : d'un côté les canons et la victoire, de l'autre les morts et les blessés. Mais c'est aussi une guerre méprisante, vile, enfantée par une avidité qui a jeté le masque, une guerre d'autant plus haïssable que l'accumulation de la richesse pour la richesse elle-même y est présentée comme un noble principe, une institution que ses adorateurs proclament divine, éternelle, loi naturelle de l'humanité. Ceux qui succombent dans cette guerre n'ont jamais la consolation de mourir pour une cause bonne et glorieuse; ils ne sont animés d'aucun enthousiasme, d'aucune illusion fanatique. Ce sont de simples victimes offertes à Plutus; ils ont conscience de leur

sort et comptent d'avance les pas qui les conduisent à la mort.)

(98) ... ce que l'on a à tort appelé la prime du capital, de l'entrepreneur ou de l'organisateur est parfaitement mérité.

— Dans un mémoire sur la prime du capital, Carl Heinzen dit très bien dans son *Pionnier* : « Quelle règle adopter si, pour l'exploitation d'une affaire, des travaux de diverse nature sont absolument nécessaires, et si le capitaliste n'est pas simplement l'entrepreneur, mais est aussi le créateur, le soutien, etc., de l'affaire ? A coup sûr sans l'aide des travailleurs l'affaire ne se soutiendrait pas plus qu'elle ne le ferait sans capital ; mais le capitaliste ne doit-il rien avoir de plus que ses compagnons de travail ? Doit-il avoir droit seulement à une part égale ? La plus grosse part, qu'il s'approprie, doit-elle être considérée comme la coupable *prime du capital*, s'il est l'âme de l'affaire, si cette affaire ne se maintient que grâce à son activité féconde, s'il a des dons naturels particuliers qui le rendent seul propre à ce rôle et qu'il n'a acquis sans doute qu'au prix des plus grands sacrifices ?

« Même quand il s'agit des affaires les plus vulgaires, la question de l'équité du partage est embarrassante. Prenons comme exemple une maison de commerce. Pour son exploitation il faut, outre les capitalistes bailleurs de fonds, des teneurs de livres, des commis, des commissionnaires, des charretiers, des domestiques, etc. Tous auront-ils droit à une même part de bénéfice égale à celle que le capitaliste obtient ? Doit-on contester à celui-ci la plus grosse part, comme « prime du capital ».

« Prenons un autre exemple : Un écrivain, qui est en même temps possesseur du capital nécessaire, fonde un journal. Pour la publication de ce journal, son capital intellectuel et pécuniaire ne suffit pas ; il lui faut le concours d'un teneur de livres, d'un copiste, d'un personnel de compositeurs, même d'un démon d'imprimeur. Le journal prospère, mais grâce au travail et au talent de son fondateur, grâce seulement à ce talent et à ce travail. Sans le talent de ce fondateur, son capital serait impuissant et inversement. L'équité exige-t-elle de lui qu'il partage le bénéfice de l'entreprise avec tous ses compagnons de travail, sans excepter le démon d'imprimeur ? Ne fait-il pas assez, en estimant pour chacun d'eux au taux le plus élevé possible, un travail qui ne peut être comparé au sien ? Est-il un « ca-

pitaliste abominable », parce qu'il évalue le produit de son activité, d'où dépend l'existence entière et tout le succès de l'affaire, plus haut que le travail de ses compagnons ? »

(99) ... *les objections que l'on s'efforce de tirer de la nature essentielle de l'État sont particulièrement caduques.* — Il est insensé de rejeter en principe l'assistance de l'État, en se basant sur l'essence même de l'État, comme l'a fait par exemple Wackernagel dans ses écrits contre Lassalle. L'État n'est pas seulement, comme le prétend le parti bourgeois actuel, une institution, dont le but est de rendre la justice et de protéger les citoyens ; c'est la forme extérieure au sein de laquelle doivent s'accomplir les grands progrès de la civilisation. Tout ce qui intellectuellement ou corporellement peut accroître le bonheur et le bien-être des citoyens, en particulier tout ce qui peut, à un moment donné, servir la prospérité générale, tout cela est du domaine de l'État. Il ne faut donc pas séparer les individus de l'État et les considérer comme s'ils se trouvaient en dehors de lui. Dans notre opinion même, les hommes sont hommes, grâce seulement au lien politique qui relie leur vie individuelle à celle des autres hommes, et l'État se modifie à chaque instant dans son essence à mesure que changent les besoins et le degré de civilisation des membres qui le constituent. En ce sens, le concours de l'État est simplement l'assistance, que la communauté garantit à l'individu ; plus cette assistance prend d'extension, mieux est atteint le grand but de l'humanité et du genre humain. Il n'y a donc pas lieu de discuter au sujet du concours de l'État en lui-même, mais seulement sur le mode de ce concours. Toutes les difficultés touchant l'essence et le but de l'État s'évanouissent réellement dès qu'on admet sans restriction le principe de la souveraineté du peuple, dès qu'on accorde que toute loi doit être l'expression de la volonté du plus grand nombre. La liberté individuelle, que font sonner si haut les partisans de l'État bourgeois, n'existe réellement que sur le papier, car, tant que l'égalité sociale ne sera pas réalisée, elle équivaut seulement, pour le moins favorisé, au règne de la violence, au droit du plus fort. A quoi peut servir au pauvre travailleur le droit d'émigrer, si partout il rencontre la même misère ? A quoi lui sert la liberté industrielle, s'il est obligé partout de travailler au

non-État
sans individu

justification

sur l'État

profit de ceux-là qui seuls détiennent les instruments du travail? Où est la liberté individuelle de tous ces pauvres gens, de ces travailleurs, que l'on peut à chaque instant jeter sur le pavé ou livrer en proie à la plus extrême misère, en leur retirant leur misérable gain? La liberté du travail, dont les adversaires du concours de l'État et les défenseurs de l'État bourgeois font tant de bruit, exige précisément le concours de l'État, c'est-à-dire l'aide donnée aux moins favorisés par la communauté, afin que tout homme sain de corps et voulant travailler puisse acquérir par son labeur une existence indépendante et ne soit plus condamné à servir éternellement les autres en esclave. S'il suffit de la seule liberté du travail dans le sens du libéralisme, c'est-à-dire d'écartier tous les obstacles politiques qui limitent cette liberté, l'Angleterre et l'Amérique devraient être les contrées les plus bénies du monde, tandis qu'en fait, les travailleurs y ont à formuler les mêmes plaintes et même des plaintes plus graves encore dans une certaine mesure, que dans les autres pays; tandis qu'en Angleterre surtout, les iniquités et les contrastes sociaux sont plus grands et plus énormes encore que partout ailleurs. En fin de compte, si les choses continuent à suivre leur cours actuel, si la grande exploitation, comme on l'appelle, continue à pressurer la petite, il arrivera, en Angleterre et partout, qu'un seul dieu tout-puissant régnera encore une fois dans le monde, le dieu Mammon, c'est-à-dire la propriété, l'argent. A la fin, la société humaine se composera seulement d'un petit nombre de millionnaires ou de grands capitalistes et d'une énorme armée de prolétaires destinés uniquement à épuiser leur vie au service des autres.

(100) ...ce trésor, pur embarras souvent pour un autre et qui pour lui serait le bonheur. — Quoi qu'il en soit, Schulze-Delitzsch, avec son « aide-toi toi-même », a, sur tous ses adversaires et sur tous les systèmes socialistes ou économiques, l'avantage de rester sur le terrain des conditions actuelles et, partant de là, de développer une activité immédiatement utile, tandis que les autres mettent leur espoir dans l'avenir et exigent d'importantes métamorphoses politiques comme conditions préalables de leur activité pratique. On peut donc, tout en étant nettement socialiste, agir dans le sens du système de Schulze-Delitzsch, tant que dureront les vieilles institutions